

Jean-Paul Sartre, *Les Mains sales* (1948)

Working script – revised and cut

1^e TABLEAU - SCÈNE PREMIÈRE

OLGA, puis HUGO

Olga, seule, assise devant un poste de T.S.F, manoeuvre les boutons de la radio. Brouillage, puis une voix assez distincte.

SPEAKER: Les armées allemandes battent en retraite sur toute la largeur du front. Les armées soviétiques se sont emparées de Kischnar à quarante kilomètres de la frontière illyrienne. Illyriens, nous savons qu'on vous a contraints de prendre les armes contre L'U.R.S.S., nous connaissons les sentiments profondément démocratiques de la population illyrienne et nous...

Olga tourne le bouton, la voix s'arrête. Olga reste immobile, les yeux fixes. Un temps. On frappe. Elle sursaute. On frappe encore. Elle va lentement à la porte. On frappe de nouveau.

OLGA: Qui est-ce?

VOIX DE HUGO: Hugo.

OLGA: Qui?

VOIX DE HUGO: Hugo Barine.

Olga a un bref sursaut, puis elle reste immobile devant la porte.

VOIX DE HUGO: Tu ne reconnais pas ma voix ? Ouvre, voyons! Ouvre-moi.

Olga va rapidement vers la commode... prend un objet de la main gauche, dans le tiroir, s'entoure la main gauche d'une serviette, va ouvrir la porte, en se rejetant vivement en arrière, pour éviter les surprises. Un grand garçon de 23 ans se tient sur le seuil.

HUGO: C'est moi.

Ils se regardent un moment en silence.

HUGO: Ça t'étonne?

OLGA: C'est ta tête qui m'étonne.

HUGO: Oui. J'ai changé. (*Un temps.*) Tu m'as bien vu? Bien reconnu ? Pas d'erreur possible? (*Désignant le revolver caché sous la serviette.*) Alors, tu peux poser ça.

OLGA, (*sans poser le revolver.*): Je croyais que tu en avais pour cinq ans.

HUGO: Eh bien, oui : j'en avais pour cinq ans.

OLGA: Entre et ferme la porte.

Elle recule d'un pas. Le revolver n'est pas tout à fait braqué sur Hugo mais il s'en faut de peu. Hugo jette un regard amusé au revolver et tourne lentement le dos à Olga, puis ferme la porte.

OLGA: Évadé?

HUGO: Évadé? Je ne suis pas fou. Il a fallu qu'on me pousse dehors par les épaules. (*Un temps.*) On m'a libéré pour ma bonne conduite.

OLGA: Tu as faim?

HUGO: Tu aimerais, hein ?

OLGA: Pourquoi ?

HUGO: C'est si commode de donner : ça tient à distance. Et puis on a l'air inoffensif quand on mange. (*Un temps.*) Excuse-moi : je n'ai ni faim ni soif.

OLGA: Il suffisait de dire non.

HUGO: Tu ne te rappelles donc pas : je parlais trop.

OLGA: Je me rappelle.

HUGO (*regarde autour de lui*): Quel désert! Tout est là, pourtant. Ma machine à écrire?

OLGA Vendue.

HUGO Ah? (*Un temps. Il regarde la pièce.*)

OLGA Quand t'ont-ils lâché?

HUGO: Tout à l'heure.

OLGA: Tu es venu ici directement?

HUGO: Où voulais-tu que j'aille?

OLGA: Tu n'as parlé à personne?

Hugo la regarde et se met à rire.

HUGO: Non, Olga. Non. Rassure-toi. A personne.

Olga se détend un peu et le regarde.

Un temps

HUGO: Ça te fait plaisir de me revoir?

OLGA: Je ne sais pas.

Une auto sur la route. Klaxon; bruit de moteur Hugo tressaille. L'auto s'éloigne. Olga l'observe froidement.

OLGA: Si c'est vrai qu'ils t'ont libéré, tu n'as pas besoin d'avoir peur.

HUGO, (*ironiquement*): Tu crois? (*Il hausse les épaules. Un temps.*) Que devient Louis?

OLGA: Ça va.

HUGO: Et Laurent?

OLGA: Il... n'a pas eu de chance. C'est devenu beaucoup plus dur depuis que les Allemands sont ici.

HUGO, (*avec indifférence*): C'est vrai. Ils sont ici. Il y a des nouveaux chez vous ?

OLGA: Pas mal de jeunes. Il y a des vides à combler: nous sommes... moins stricts.

HUGO: Oui, bien sûr: il faut s'adapter. (*Avec une légère inquiétude.*) Mais pour l'essentiel, c'est la même ligne?

OLGA, (*embarrassée*): Eh bien...en gros, naturellement.

HUGO: Enfin voilà: vous avez vécu. On s'imagine mal, en prison, que les autres continuent à vivre. Il y a quelqu'un dans ta vie?

OLGA: De temps en temps. (*Sur un geste d'Hugo.*) Pas en ce moment.

HUGO: Est-ce... que vous parliez de moi quelquefois?

OLGA (*mentant mal*): Quelquefois.

HUGO: Ils arrivaient la nuit sur leurs vélos, comme de mon temps, ils s'asseyaient autour de la table, Louis bourrait sa pipe et quelqu'un disait: c'est par une nuit pareille que le petit s'est proposé pour une mission de confiance?

OLGA: Ça ou autre chose.

HUGO: Et vous disiez: il s'en est bien tiré, il a fait sa besogne proprement et sans compromettre personne.

OLGA Oui. Oui. Oui.

HUGO C'était ma principale supériorité sur les morts: je pouvais encore penser que vous pensiez à moi.

Olga lui prend le bras d'un geste involontaire et maladroit. Ils se regardent. Olga lâche le bras d'Hugo. Hugo se raidit un peu

HUGO: Et puis, un jour, vous vous êtes dit: (*Changeant de ton sans quitter Olga des yeux.*)... quand il sortira on l'abattra comme un chien pour sa récompense.

OLGA, (*reculant brusquement*): Tu es fou?

HUGO: Allons, Olga! Allons! (*Un temps.*) Non, Olga, au début le Parti pensait que j'étais encore utilisable et puis il a changé d'avis.

OLGA, (*sans dureté*): Tu parles trop, Hugo. Toujours trop. Tu as besoin de parler pour te sentir vivre.

HUGO: Je ne te le fais pas dire: je parle trop, j'en sais trop long, et vous n'avez jamais eu confiance en moi. Il n'y a pas besoin de chercher plus loin. (*Un temps.*)

OLGA: Hugo, regarde-moi. Tu penses ce que tu dis? (*Elle le regarde.*) Oui, tu le penses. (*Violamment.*) Alors, pourquoi es-tu venu chez moi? Pourquoi? Pourquoi?

HUGO: Parce que *toi* tu ne pourras pas tirer sur moi. (*Il regarde le revolver qu'elle tient encore et sourit*) Du moins je le suppose.

Olga jette avec humeur le revolver entouré de son chiffon sur la table.

HUGO: Tu vois.

OLGA: Écoute, Hugo : je ne crois pas un mot de ce que tu m'as raconté et je n'ai pas reçu d'ordre à ton sujet. Mais si jamais j'en reçois, tu dois savoir que je ferai ce qu'on me commandera. Je te jure que je ferai ce que le Parti me commandera. Va-t'en.

HUGO: Non. (*Imitant Olga.*) « Je ferai ce que le Parti me commandera. Tu auras des surprises. Avec la meilleure volonté du monde, ce qu'on fait, ce n'est jamais ce que le Parti vous commande. Tu iras chez Hoederer et tu lui lâcheras trois balles dans le ventre. Voilà un ordre simple, n'est-ce pas ? J'ai été chez Hoederer et je lui ai lâché trois balles dans le ventre. Mais c'était autre chose. L'ordre? Il n'y avait plus d'ordre. Ça vous laisse tout seul les ordres, à partir d'un certain moment. L'ordre est resté en arrière et je m'avançais seul et j'ai tué tout seul et... je ne sais même plus pourquoi.

OLGA: (*Un temps.*) Qu'est ce que tu vas faire à présent?

HUGO: Je ne sais pas. Je n'y ai pas pensé.

OLGA: Où est Jessica?

HUGO: Chez son père. Je crois qu'elle ne porte plus mon nom.

OLGA: Où veux-tu que je te loge? Il vient tous les jours des camarades. Ils entrent comme ils veulent.

HUGO: Dans ta chambre aussi?

OLGA: Non.

HUGO: Moi, j'y entrais. Il y avait aux murs deux photos dont une de moi.

OLGA: C'est un inventaire?

HUGO: Non: je me souviens. J'y pensais souvent.

Une auto passe sur la route, il sursaute. Ils se taisent tous les deux. L'auto s'arrête. Claquement de portière. On frappe.

OLGA: Qui est là?

VOIX DE CHARLES: C'est Charles.

HUGO, (*à voix basse*): Qui est Charles?

OLGA, (*même jeu*): Un type de chez nous.

HUGO, *la regardant*: Alors?

Un temps très court. Charles frappe à nouveau

OLGA: Eh bien? Qu'est-ce que tu attends? Va dans ma chambre.

Hugo sort. Olga va ouvrir.

1e TABLEAU - SCÈNE DEUXIÈME

OLGA, CHARLES et FRANTZ

CHARLES: Où est-il?

OLGA: Qui ?

CHARLES: Ce type. On le suit depuis sa sortie de taule. (*Bref silence.*) Il n'est pas là?

OLGA: Si. Il est là.

CHARLES: Où?

OLGA: Là. (*Elle désigne sa chambre.*)

CHARLES: Bon.

Il fait signe à Frantz de le suivre, met la main dans la poche de son veston et fait un pas en avant. Olga lui barre la route.

OLGA: Non.

CHARLES: Ça ne sera pas long, Olga. Si tu veux, va faire un tour sur la route. Quand tu reviendras tu ne trouveras plus personne et pas de traces. (*Désignant Frantz*) Le petit est là pour nettoyer.

OLGA: Non.

CHARLES: Laisse-moi faire mon boulot, Olga

OLGA: C'est Louis qui t'envoie?

CHARLES: Oui.

OLGA Où est-il?

CHARLES: Dans la voiture.

OLGA: Va le chercher. (*Charles hésite.*) Allons ! Je te dis d'aller le chercher.

Charles fait un signe et Frantz disparaît. Olga et Charles restent face à face, en silence. Olga, sans quitter Frantz des yeux, ramasse sur la table la serviette enveloppant le revolver.

1e TABLEAU - SCÈNE TROISIÈME

OLGA, CHARLES, FRANTZ, LOUIS

LOUIS: Qu'est-ce qui te prend ? Pourquoi les empêches-tu de faire leur travail?

OLGA: Vous êtes trop pressés.

LOUIS: Trop pressés?

OLGA: Renvoie-les.

LOUIS: Attendez-moi dehors. Si j'appelle, vous viendrez. (*Ils sortent.*) Alors? Qu'est-ce que tu as à me dire. *Un temps.*

OLGA, *doucement*: Louis, il a travaillé pour nous.

LOUIS: Ne fais pas l'enfant, Olga. Ce type est dangereux. Il ne faut pas qu'il parle.

OLGA: Il ne parlera pas.

LOUIS: Lui? C'est le plus sacré bavard...

OLGA: Il ne parlera pas.

LOUIS: Je me demande si tu le vois comme il est. Tu as toujours eu un faible pour lui.

OLGA: Et toi un faible contre lui. (*Un temps.*) Louis, je ne t'ai as fait venir pour que nous parlions de nos faiblesses; je te parle dans l'intérêt du Parti. Nous avons perdu beaucoup de monde depuis que les Allemands sont ici. Nous ne pouvons pas nous permettre de liquider ce garçon sans même examiner s'il est récupérable.

LOUIS: Récupérable? C'était un petit anarchiste indiscipliné, un intellectuel qui ne pensait qu'à prendre des attitudes, un bourgeois qui travaillait quand ça lui chantait.

OLGA: C'est aussi le type qui, à vingt ans, a descendu Hoederer au milieu de ses gardes du corps et s'est arrangé pour camoufler un assassinat politique en crime passionnel.

LOUIS: Était-ce un assassinat politique? C'est une histoire qui n'a jamais été éclaircie.

OLGA: Eh bien justement : c'est une histoire qu'il faut éclaircir à présent.

LOUIS: C'est une histoire qui pue; je ne voudrais pas y toucher. Et puis, de toute façon, je n'ai pas le temps d lui faire passer un examen.

OLGA: Moi, j'ai le temps. (*Geste de Louis.*) Je ne te demande pas de lui laisser la vie sans conditions. Je me moque de sa vie. Je dis seulement qu'avant de le supprimer on doit examiner si le Parti peut le reprendre.

LOUIS: Le Parti ne peut plus le reprendre : plus maintenant. Tu le sais bien.

OLGA: Il travaillait sous un faux nom et personne ne le connaissait. C'est un intellectuel et un anarchiste? Oui, mais c'est aussi un désespéré. Bien dirigé, il peut servir d'homme de main pour toutes les besognes. Il l'a prouvé.

LOUIS Alors ? Qu'est-ce que tu proposes?

OLGA: Quelle heure est-il?

LOUIS: Neuf heures.

OLGA: Revenez à minuit. Je saurai pourquoi il a tiré sur Hoederer, et ce qu'il est devenu aujourd'hui. Si je juge conscience qu'il peut travailler avec nous, je vous le dirai à travers la porte, vous le laisserez dormir tranquille et vous lui donnerez vos instructions demain matin.

LOUIS: Et s'il n'est pas récupérable?

OLGA: Je vous ouvrirai la porte.

LOUIS: Gros risque pour peu de chose.

OLGA: Quel risque? Il y a des hommes autour de la maison?

LOUIS: Quatre.

OLGA: Qu'ils restent en faction jusqu'à minuit. (*Louis ne bouge pas.*) Louis, il a travaillé pour nous. Il faut lui laisser sa chance.

LOUIS: Bon. Rendez-vous à minuit.

Il sort.

1e TABLEAU - SCÈNE QUATRIÈME

OLGA, puis HUGO

Olga va à la porte et l'ouvre. Hugo sort.

HUGO: (*Il la regarde.*) Tu fais une drôle de tête. Qu'est qu'ils voulaient?

OLGA: Ils te cherchent.

HUGO: Ah! Tu leur as dit que j'étais ici?

OLGA: Oui.

HUGO: Bon.

Il va pour sortir.

OLGA: La nuit est claire et il y a des camarades autour de la maison.

HUGO: Ah ? (*il s'assied à la table.*) Donne-moi à boire.

Olga va chercher du vin:

HUGO: (*Il se verse un verre de vin.*) Il faudra bien que je finisse par sortir.

OLGA: Attends. Tu as une nuit. Beaucoup de choses peuvent arriver en une nuit.

HUGO: Que veux-tu qu'il arrive ?

OLGA: Des choses peuvent changer.

HUGO: Quoi?

OLGA: Toi. Moi.

HUGO: Toi?

OLGA: Ça dépend de toi.

HUGO: Il s'agit que je te change?

Il rit, la regarde, se lève et vient vers elle. Elle s'écarte vivement.

OLGA: Pas comme ça. Comme ça, on ne me change que quand je veux bien.

Un temps. Hugo hausse les épaules et se rassied. Il commence à boire.

HUGO: Alors?

OLGA: Pourquoi ne reviens-tu pas avec nous?

HUGO, *se mettant à rire*: Tu choisis bien ton moment pour me demander ça.

OLGA: Mais si c'était possible? Si toute cette histoire reposait sur un malentendu? Tu ne t'es jamais demandé ce que tu ferais, à ta sortie de prison.

HUGO: Je n'y pensais pas.

OLGA: A quoi pensais-tu?

HUGO: A ce que j'ai fait. J'essayais de comprendre pourquoi je l'avais fait.

OLGA: As-tu fini par comprendre?

(Hugo hausse les épaules.)

OLGA: Comment est-ce arrivé, avec Hoederer ? C'est vrai qu'il tournait autour de Jessica?

HUGO: Oui.

OLGA: C'est par jalousie... que

HUGO: Je ne sais pas. Je... ne crois pas.

OLGA: Raconte.

HUGO: Quoi?

OLGA: Tout. Depuis le début.

HUGO: Raconte, ça ne sera pas difficile c'est une histoire que je connais par coeur. Quant à dire ce qu'elle signifie, c'est une autre affaire. C'est une histoire idiote, comme toutes les histoires. Le fait est que j'ai tiré...

OLGA: Commence par le commencement.

HUGO: Le commencement, tu le connais aussi bien que moi. On peut commencer l'histoire en mars 43 quand Louis m'a convoqué. Supposons que tout a commencé en mars 1943.

Pendant qu'il parle l'obscurité se fait peu à peu sur la scène.

2e TABLEAU - SCÈNE PREMIÈRE

HUGO, IVAN

Hugo tape à la machine. Il paraît beaucoup plus jeune que dans la scène précédente. Ivan se promène de long en large.

IVAN: Dis!

HUGO: Eh?

IVAN: Tu ne pourrais pas t'arrêter de taper?

HUGO: Pourquoi?

IVAN: Ça m'énerve.

HUGO: Tu n'as pourtant pas l'air d'un petit nerveux.

IVAN: Ben non. Mais en ce moment ça m'énerve. Tu peux pas me causer?

HUGO, *avec empressement*. Moi, je ne demande pas mieux. Comment t'appelles-tu ?

IVAN: Dans la clandestinité, je suis Ivan. Et toi ?

HUGO: Raskolnikoff.

IVAN, *riant*. Tu parles d'un nom.

HUGO: C'est mon nom dans le Parti.

IVAN: Où c'est que tu l'as pêché?

HUGO: C'est un type dans un roman.

IVAN: Qu'est-ce qu'il fait?

HUGO: Il tue.

IVAN: Ah ! Et tu as tué, toi?

HUGO: Non. (*Un temps.*) Qui est-ce qui t'a envoyé ici?

IVAN: C'est Louis.

HUGO: Et qu'est-ce que tu dois faire?

IVAN: Attendre qu'il soit dix heures.

HUGO: Et après?

Geste d'Ivan pour indiquer que Hugo ne doit pas interroger. Rumeur qui vient de la pièce voisine. On dirait une dispute.

IVAN: Qu'est-ce qu'ils fabriquent les gars, là-dedans?

Geste de Hugo qui imite celui d'Ivan, plus haut, pour indiquer qu'on ne doit pas l'interroger.

HUGO: Tu vois: ce qu'il y a d'embêtant, c'est que la conversation ne peut pas aller bien loin.
Un temps.

IVAN: C'est toi qui fais le journal ?

HUGO: Moi et d'autres.

IVAN: Tu fais ton boulot, il n'y a rien à te reprocher. (*Un temps.*) Quelle heure est-il ?

HUGO: Dix heures moins cinq.

IVAN: Oui.

Il bâille.

HUGO: Qu'est-ce que tu as?

IVAN: Rien.

HUGO: Tu ne te sens pas bien ?

IVAN: Si. Ça va. Je suis toujours comme ça avant.

HUGO Avant quoi ?

IVAN Avant rien. *(Un temps.)* Quand je serai sur mon vélo, ça ira mieux. *(Un temps.)* Je me sens trop doux. Je ne ferais pas de mal à une mouche.

Il baille. Entre Olga, par la porte d'entrée.

2e TABLEAU - SCÈNE DEUXIÈME

LES MÊMES, OLGA

Elle pose une valise près de la porte.

OLGA, à Ivan. Voilà. Tu pourras la fixer sur ton porte-bagages?

IVAN: Montre. Oui. Très bien.

OLGA: Il est dix heures. Tu peux filer. On t'a dit pour barrage et la maison.

IVAN: Oui.

OLGA: Alors bonne chance.

IVAN: Parle pas de malheur. *(Un temps.)* Tu m'embrasses?

OLGA: Bien sûr.

Elle l'embrasse sur les deux joues.

IVAN, *il va prendre la valise et se retourne au moment de sortir, avec une emphase comique.* Au revoir, Raskolnikoff.

HUGO, *en souriant.* Va au diable.

Ivan sort.

2e TABLEAU - SCÈNE TROISIÈME

HUGO, OLGA

OLGA: Tu n'aurais pas dû lui dire d'aller au diable.

HUGO: Pourquoi?

OLGA: Ce ne sont pas des choses qu'on dit.

HUGO, *étonné*: Toi, Olga, tu es superstitieuse?

OLGA, *agacée*: Mais non.

Hugo la regarde attentivement.

HUGO: Qu'est-ce qu'il va faire?

OLGA: Tu n'as pas besoin de le savoir.

HUGO: Il va faire sauter le pont de Korsk?

OLGA: Pourquoi veux-tu que je te le dise?

HUGO: Mais tu le sais, toi, ce qu'il va faire?

OLGA, *haussant les épaules*: Oh! moi...

HUGO: Bien sûr: toi, tu tiendras ta langue. Tu es comme Louis: ils te tueraient sans que tu parles. *(Un bref silence.)* Oui vous prouve que je parlerais? Comment pourrez-vous me faire confiance si vous ne me mettez pas à l'épreuve?

OLGA: Le Parti n'est pas une école du soir. Nous ne cherchons pas à t'éprouver mais à t'employer selon ta compétence.

HUGO, *désignant la machine à écrire*: Et ma compétence, c'est ça?

OLGA: Saurais-tu déboulonner des rails?

HUGO: Non.

OLGA: Alors?

Un silence. Hugo se regarde dans la glace.

OLGA: Tu te trouves beau?

HUGO: Je regarde si je ressemble à mon père. *(Un temps.)*

OLGA, *haussant les épaules*: Après?

HUGO: Je n'aime pas mon père.

OLGA: On le sait.

HUGO: J'y pense chaque fois que je me regarde dans une glace. C'est tout.
 OLGA, *désignant la porte de la salle de réunion*: Louis est là-dedans ?
 HUGO: Oui.
 OLGA: Et Hoederer?
 HUGO: Je ne le connais pas, mais je suppose. Qui est-ce au juste?
 OLGA: C'était un député du Landstag avant la dissolution. A présent il est secrétaire du Parti.
 HUGO: Ça crie fort. Ils ont l'air de se bagarrer.
 OLGA: Hoederer a réuni le comité pour le faire voter sur une proposition.
 HUGO: Je ne sais pas. Je sais seulement que Louis est contre. (*souriant*) Alors, s'il est contre, je suis contre aussi. (*Un temps.*) Olga, il faut que tu m'aides.
 OLGA: A quoi?
 HUGO: A convaincre Louis qu'il me fasse faire de l'action directe. J'en ai assez d'écrire pendant que les copains se font tuer.
 OLGA: Tu cours des risques, toi aussi.
 HUGO: Pas les mêmes. (*Un temps.*) Olga, je n'ai pas envie de vivre.
 OLGA: Vraiment? Pourquoi?
 HUGO, *geste*: Trop difficile.
 OLGA: Tu es marié, pourtant.
 HUGO: Bah!
 OLGA: Tu aimes ta femme.
 HUGO: Oui. Bien sûr. (*Un temps.*) Un type qui n'a pas envie de vivre, ça doit pouvoir servir, si on sait l'utiliser. (*Un temps. Cris et rumeurs qui viennent de la salle de réunion.*) Ça va mal, là-dedans.
 OLGA, *inquiète*. Très mal.

2e TABLEAU - SCÈNE QUATRIÈME

LES MEMES, LOUIS

La porte s'ouvre. Louis sort avec deux autres hommes qui passent rapidement, ouvrent la porte d'entrée et sortent.

LOUIS C'est fini.
 OLGA: Hoederer?
 LOUIS: Il est parti par-derrière avec Boris et Lucas.
 OLGA: Alors ?
 LOUIS: *hausse les épaules sans répondre. Un temps. Puis*: Les salauds!
 OLGA: Vous avez voté?
 LOUIS: Oui. (*Un temps*) Il est autorisé à engager les pourparlers.
 OLGA: A quand la prochaine réunion?
 LOUIS: Dans dix jours. Ça nous donne toujours une semaine. (*Olga lui désigne Hugo.*)
 Quoi? Ah! oui... Tu es encore là, toi? (*Hugo fait un geste pour s'en aller*) Reste. J'ai peut-être du travail pour toi. (*A Olga.*) Tu le connais mieux que moi. Qu'est-ce qu'il vaut?
 OLGA Ça peut aller.
 LOUIS: Il ne risque pas de se dégonfler?
 OLGA: Surement pas. Ce serait plutôt...
 LOUIS: Quoi ?
 OLGA: Rien. Ça peut aller.
 LOUIS: Bon. (*Un temps.*) Ivan est parti?
 OLGA: Il y a un quart d'heure.
 LOUIS Nous sommes aux premières loges: on entendra l'explosion d'ici. (*Un temps. Il revient vers Hugo.*) Il paraît que tu veux agir?
 HUGO Oui.
 LOUIS: Pourquoi?
 HUGO: Comme ça.
 LOUIS: Parfait. Seulement tu ne sais rien faire de tes dix doigts.

HUGO: En effet. Je ne sais rien faire.

LOUIS: Alors?

HUGO: Alors je suis un incapable. N'en parlons plus.

LOUIS: Attends. (*Un temps.*) Je vais peut-être te trouver quelque chose à faire.

HUGO: Du vrai travail?

LOUIS: Pourquoi pas?

HUGO: Et tu me ferais vraiment confiance?

LOUIS: Ça dépend de toi.

HUGO: Louis, je ferai n'importe quoi.

LOUIS: Nous allons voir. Assieds-toi. (*Un temps.*) Voilà la situation : Hoederer nous a réunis ce soir parce qu'il veut que le Parti Prolétarien s'associe aux fascistes et au Pentagone pour partager le pouvoir avec eux, après la guerre. Qu'en penses-tu?

HUGO, *souriant*: Tu te moques de moi.

LOUIS: Pourquoi?

HUGO: Parce que c'est idiot.

LOUIS: C'est pourtant ça qu'on vient de discuter ici pendant trois heures. Le comité a accepté la proposition de Hoederer par quatre voix contre trois. Dans la semaine qui vient, Hoederer rencontrera les émissaires du Régent.

HUGO: Est-ce qu'il est vendu?

LOUIS: Je ne sais pas et je m'en fous. Objectivement, c'est un traître; ça me suffit.

HUGO: Est-ce que nous ne pouvons pas le lâcher?

LOUIS: Impossible. (*Un temps.*) Tu es avec nous, petit?

HUGO: Olga et toi vous m'avez tout appris et je vous dois tout. Pour moi, le Parti, c'est vous.

LOUIS, à Olga. Il pense ce qu'il dit ?

OLGA: Oui.

LOUIS: Bon. (*A Hugo.*) Tu comprends bien la situation. Mais il s'agit uniquement d'une manoeuvre de Hoederer. Sans Hoederer, nous mettons les autres dans notre poche. (*Un temps.*) Hoederer a demandé mardi dernier au Parti de lui fournir un secrétaire. Un étudiant. Marié.

HUGO: Pourquoi, marié?

LOUIS: Je ne sais pas. Tu es marié?

HUGO: Oui.

LOUIS Alors? Tu es d'accord?

Ils se regardent un moment.

HUGO, avec force: Oui.

LOUIS: Très bien. Tu partiras demain avec ta femme. Il habite à vingt kilomètres d'ici, dans une maison de campagne qu'un ami lui a prêtée. Il vit avec trois costauds qui sont là en cas de coup dur. Tu n'auras qu'à le surveiller. Le soir que nous te dirons, tu ouvriras la porte à trois camarades qui achèveront la besogne; il y aura une auto sur la route et tu fileras avec ta femme pendant ce temps-là.

HUGO: Oh! Louis.

LOUIS: Quoi?

HUGO: C'est donc ça ? Ce n'est que ça? Voilà ce dont tu me juges capable?

LOUIS: Tu n'es pas d'accord?

HUGO: Non. Pas du tout : je ne veux pas faire le mouton.

OLGA: Hugo!

HUGO: Mais voici ce que je vous propose: pas besoin de liaison, ni d'espionnage. Je ferai l'affaire moi-même.

LOUIS: Toi?

HUGO: Moi.

LOUIS: C'est du travail trop dur pour un amateur.

OLGA, *doucement*: Fais-lui confiance. C'est un petit gars qui cherche sa chance. Il ira jusqu'au bout.

LOUIS: Tu réponds de lui?

OLGA: Entièrement.

LOUIS: Bon. Alors écoute...

Explosion sourde dans le lointain.

OLGA: Il a réussi.

LOUIS: Éteins! Hugo, ouvre la fenêtre!

Il éteint et ouvre la fenêtre. Au fond la lueur rouge d'un incendie.

OLGA Ça brûle, là-bas. Ça brûle. Tout un incendie. Il a réussi. Ils sont tous à la fenêtre.

HUGO Il a réussi. Avant la fin de la semaine, vous serez ici, tous les deux, par une nuit pareille, et vous attendrez les nouvelles; et vous serez inquiets et vous parlerez de moi et je compterai pour vous. Et vous vous demanderez: qu'est-ce qu'il fait? Et puis il y aura un coup de téléphone et vous vous sourirez comme vous faites à présent et vous direz: "Il a réussi."

3e TABLEAU - SCÈNE PREMIÈRE

JESSICA, HUGO

Jessica emménage. Elle va regarder à la fenêtre. Revient. Va à une valise fermée qui est dans un coin (initiales H. B.), la tire sur le devant de la scène, va jeter un coup d'oeil à la fenêtre, va chercher un complet d'homme perdu dans un placard, fouille dans les poches sort une clef, ouvre la valise, fouille hâtivement, va regarder à la fenêtre, revient, fouille, trouve quelque chose qu'elle regarde, dos tourné au public, nouveau coup d'œil à la fenêtre. Elle tressaille, ferme rapidement la valise, remet la clef dans le veston et cache, sous le matelas, les objets qu'elle tient à la main. Hugo entre.

HUGO: Il n'en finissait pas. Tu as trouvé le temps long?

JESSICA: Horriblement.

HUGO: Qu'as-tu fait ?

JESSICA: J'ai dormi.

HUGO: On ne trouve pas le temps long quand on dort.

JESSICA: J'ai rêvé que je trouvais le temps long, ça m'a réveillée et j'ai défait les valises.

Qu'est-ce que tu penses de l'installation?

Elle désigne le pêle-mêle des vêtements sur le lit et les chaises.

HUGO: Je ne sais pas. Elle est provisoire.

JESSICA, *fermement*: Définitive.

HUGO: Très bien.

JESSICA: Comment est-il?

HUGO: Qui ?

JESSICA: Hoederer?

HUGO: Hoederer? Comme tout le monde.

JESSICA: Quel âge a-t-il?

HUGO: Entre deux âges.

JESSICA: Entre lesquels?

HUGO: Vingt et soixante.

JESSICA: Grand ou petit?

HUGO: Moyen.

JESSICA: Signe distinctif?

HUGO: Une grande balafre, une perruque et un oeil de verre.

JESSICA: Quelle horreur!

HUGO: C'est pas vrai. Il n'a pas de signes distinctifs.

JESSICA: Tu fais le malin mais tu serais bien incapable de me le décrire.

HUGO: Bien sûr que si, j'en serais capable.

JESSICA: Non, tu n'en serais pas capable.

HUGO: Si.

JESSICA: Non. Quelle est la couleur de ses yeux?

HUGO: Gris.

JESSICA: Ma pauvre abeille, tu crois que tous les yeux sont gris. Il y en a des bleus, des marrons, des verts et des noirs. Quelle est la couleur des miens? (*Elle se cache les yeux avec sa main.*) Ne regarde pas.

HUGO: Ce sont deux pavillons de soie, deux jardins andalous, deux poissons de lune.

JESSICA: Je te demande leur couleur.

HUGO: Bleu.

JESSICA: Tu as regardé.

HUGO: Non, mais tu me l'as dit ce matin.

JESSICA: Idiot. (*Elle vient sur lui.*) Hugo, réfléchis bien : est-ce qu'il a une moustache?

HUGO Non. (*Un temps. Fermeement.*) Je suis sûr que non.

JESSICA, *tristement*: Je voudrais pouvoir te croire.

HUGO, *réfléchit puis se lance*: Il avait une cravate à pois.

JESSICA: A pois?

HUGO A pois.

JESSICA: Bah?

HUGO: Le genre... (*Il fait le geste de nouer une lavallière.*) Tu sais.

JESSICA: Tu t'es trahi, tu t'es livré! Tout le temps qu'il te parlait, tu as regardé sa cravate.

Hugo, il t'a intimidé.

HUGO: Mais non!

JESSICA: Il t'a intimidé!

HUGO: Il n'est pas intimidant.

JESSICA: Alors pourquoi regardais-tu sa cravate ?

HUGO: Pour ne pas l'intimider.

JESSICA: C'est bon. Moi je le regarderai et quand tu voudras HUGO JESSICA HUGO

JESSICA savoir comment il est fait, tu n'auras qu'à me le demander. (*Un léger silence.*) Il t'a demandé comment j'étais?

HUGO: Non.

JESSICA: D'ailleurs tu n'aurais pas pu lui répondre : tu n'en sais rien. Il n'a rien dit d'autre sur moi?

HUGO: Rien.

JESSICA: Il manque de manières.

HUGO: Tu vois.

D'ailleurs il est trop tard pour t'intéresser à lui.

JESSICA: Pourquoi?

HUGO: Tu tiendras ta langue?

JESSICA: A deux mains.

HUGO: Il va mourir.

JESSICA: Il est malade?

HUGO: Non, mais il va être assassiné. Comme tous les hommes politiques.

JESSICA: Ah ! (*Un temps.*) Et toi, petite abeille, es-tu un homme politique?

HUGO: Certainement.

JESSICA Et qu'est-ce que doit faire la veuve d'un homme politique?

HUGO: Elle entre dans le parti de son mari et elle achève son oeuvre.

JESSICA: Seigneur ! J'aimerais beaucoup mieux me tuer sur ta tombe.

HUGO: Ça ne se fait plus qu'à Malabar.

JESSICA: Alors, écoute ce que je ferais: j'irais trouver tes assassins un à un, je les ferais brûler d'amour et quand ils croiraient enfin pouvoir consoler ma langueur hautaine et désolée' je leur plongerais un couteau dans le cœur.

HUGO: Qu'est-ce qui t'amuserait le plus? Les tuer ou les séduire?

JESSICA: Tu es bête et vulgaire.

HUGO: Je croyais que tu aimais les hommes vulgaires.

(*Jessica ne répond pas.*)

HUGO: On joue ou on ne joue pas?

JESSICA: On ne joue plus. Laisse-moi défaire mes valises.

HUGO: Va! Va!

JESSICA: Il ne reste plus que la tienne. Donne-moi la clef.

HUGO: Je te l'ai donnée.

JESSICA, *désignant la valise qu'elle a ouverte au début du tableau*: Pas celle-là.

HUGO: Celle-là, je la déferai moi-même.

JESSICA: Ce n'est pas ton affaire, ma petite âme.

HUGO: Tu veux jouer à la femme d'intérieur?

JESSICA: Tu joues bien au révolutionnaire.

HUGO: Les révolutionnaires n'ont pas besoin de femmes d'intérieur : ils leur coupent la tête.

JESSICA: Ils préfèrent les louves aux cheveux noirs, comme Olga.

HUGO: Tu es jalouse?

JESSICA: Je voudrais bien. Je n'y ai jamais joué. On y joue?

HUGO: On joue.

JESSICA: Alors, ouvre cette valise.

HUGO: J'ai juré de ne pas l'ouvrir.

JESSICA: Elle est bourrée de lettres de la louve ! Ou de photos peut-être? Ouvre!

HUGO: Non.

JESSICA: Ouvre. Ouvre.

HUGO: Non et non.

JESSICA: Ça m'est égal, je sais ce qu'il y a dedans.

HUGO: Qu'est-ce qu'il y a?

JESSICA: Il y a... il y a...

(Elle passe la main sous le matelas, puis JESSICA met les deux mains derrière son dos et brandit des photos.)

JESSICA: Ça!

HUGO Jessica !

JESSICA, *trionphante*: J'ai trouvé la clef dans ton costume bleu. Douze photos de toi dans ta valise.

HUGO: Rends-moi ces photos.

JESSICA: Douze photos de ta jeunesse rêveuse.

Hugo qui fait semblant de se résigner saute brusquement sur elle.

HUGO: Tu me les rendras, sorcière! Tu vas me les rendre.

JESSICA: Lâche-moi ! *(Il la renverse sur le lit.)* Attention; tu vas nous faire tuer.

HUGO: Rends-les.

JESSICA: Je te dis que le revolver va partir!

(Hugo se relève, elle montre le revolver qu'elle a tenu derrière son dos.)

JESSICA: Il y avait aussi ça dans la valise.

HUGO Donne.

Il le lui prend, va fouiller dans son costume bleu, prend la clef, revient à la valise, l'ouvre, ramasse les photos et les met avec le revolver dans la valise. Un temps

JESSICA: Qu'est-ce que c'est que ce revolver?

HUGO: J'en ai toujours un avec moi.

JESSICA: C'est pas vrai. Pourquoi as-tu ce revolver?

HUGO: Tu veux le savoir?

JESSICA: Oui, mais réponds-moi sérieusement. Tu n'as pas le droit de me tenir en dehors de ta vie.

HUGO: Tu n'en parleras à personne?

JESSICA: A personne au monde.

HUGO: C'est pour tuer Hoederer.

JESSICA: Tu es assommant, Hugo. Je te dis que je ne joue plus.

HUGO: Ha! Ha! Est-ce que je joue? Est-ce que je suis sérieux? Mystère... Jessica, tu seras la femme d'un assassin!

JESSICA: Mais tu ne pourras jamais, ma pauvre petite abeille; veux-tu que je le tue à ta place? J'irai m'offrir à lui et je....

HUGO: Merci et puis tu le manqueras! J'agirai moi-même.

JESSICA: Mais pourquoi veux-tu le tuer ? Un homme que tu ne connais pas.

HUGO: Pour que ma femme me prenne au sérieux. Est-ce que tu me prendras au sérieux?

JESSICA: Moi ? Je t'admèrerai, je te cacherai, je te nourrirai, je te distrairai dans ta cachette et quand nous aurons été dènoncés par les voisins, je me jetterai sur toi malgré les gendarmes et je te prendrai dans mes bras en te criant: je t'aime...

HUGO Dis-le-moi à présent.

JESSICA: Quoi?

HUGO: Que tu m'aimes.

JESSICA: Je t'aime.

HUGO: Dis-le-moi pour de vrai.

JESSICA: Je t'aime.

HUGO: Ce n'est pas vrai.

JESSICA: Ah! va au diable. Comment le dis-tu toi ?

HUGO: Je t'aime.

JESSICA: Tu vois : tu ne sais pas mieux que moi.

HUGO: Jessica, tu ne crois pas ce que je t'ai dit.

JESSICA: Que tu m'aimais?

HUGO: Que j'allais tuer Hoederer.

JESSICA: Naturellement, je le crois.

HUGO: Fais un effort, Jessica. Sois sèrieuse.

JESSICA: Pourquoi faut-il que je sois sèrieuse?

HUGO: Parce qu'on ne peut pas jouer tout le temps.

JESSICA: Je n'aime pas le sèrieux, mais on va s'arranger: je vais jouer à ètre sèrieuse. Je te croirai si tu crois que je suis sèrieuse.

HUGO: Bon. Eh bien, je te crois.

JESSICA: Non. Tu joues à me croire.

HUGO: Nous n'en sortirons pas.

(On frappe à la porte.)

HUGO: Entrez!

Jessica se place devant la valise, dos tourné au public pendant qu'il va ouvrir.

3e TABLEAU - SCÈNE DEUXIÈME

SLICK, GEORGES, HUGO, JESSICA

Slick et Georges entrent, souriants. Un silence.

GEORGES: C'est nous.

HUGO: Oui?

GEORGES: On venait voir si vous n'aviez pas besoin d'un coup de main.

HUGO: Un coup de main pour quoi faire?

SLICK: Pour emménager.

JESSICA Vous êtes bien gentils mais je n'ai besoin de personne.

GEORGES, *désignant les vêtements de femme épars sur les meubles*: Tout ça faut le plier.

SLICK: Ça irait plus vite si on s'y mettait tous les quatre.

JESSICA: Vous croyez?

SLICK a pris une combinaison sur un dossier de aise et la tient à bout de bras.

SLICK: Ca se plie par le milieu, non? Et puis on rabat les côtés?

JESSICA: Oui? Eh bien, je vous verrais plutôt vous spécialiser dans le travail de force.

GEORGES: Touche pas, Slick. Ça va te donner des idées. Excusez-le, Madame: nous n'avons pas vu de femmes depuis six mois.

SLICK: On ne savait même plus comment c'était bâti.

Ils la regardent.

JESSICA: Ça vous revient?

GEORGES: Peu à peu.

HUGO: Ce sont les gardes du corps de Hoederer.

JESSICA: Figure-toi que je l'avais deviné. (*A Slick et Georges*) Il a donc bien peur, votre patron?

SLICK: Il n'a pas peur mais il ne veut pas qu'on le tue.

JESSICA: Pourquoi le tuerait-on?

SLICK: Pourquoi, je ne sais pas. Mais ce qui est sûr c'est qu'on veut le tuer. Ses copains sont venus l'avertir, il y a tantôt quinze jours.

JESSICA: Comme c'est intéressant. Eh bien... asseyez-vous.

SLICK: Non. Non. Merci.

GEORGES: Ça va comme ça.

JESSICA: Nous ne pouvons rien vous offrir à boire.

SLICK: N'importe comment nous ne buvons pas dans le service.

HUGO: Et vous êtes en service?

GEORGES: Nous sommes *toujours* en service.

HUGO: Moi, je ne suis pas encore en service. Je suis chez moi, avec ma femme. Asseyons-nous, Jessica.

Ils s'asseyent tous les deux.

GEORGES: Tu as vu le lit s'il est grand... il y en a pour trois.

SLICK: Pour quatre: des jeunes mariés ça se blottit.

GEORGES: Toute cette place perdue, quand il y en a qui couchent par terre.

Georges se baisse et regarde sous le lit.

HUGO: Qu'est-ce que vous regardez?

GEORGES: Des fois qu'il y aurait des rats.

HUGO: Il n'y en a pas?

GEORGES: Non.

HUGO: Tant mieux. (*Un temps. Hugo se lève, pâle d'énervement. Jessica se lève aussi.*) Ils sont sympathiques, hein?

JESSICA: Exquis.

HUGO: Et tu as vu comme ils sont bâtis?

JESSICA: Des armoires! Ah! Vous allez faire un trio d'amis. Mon mari adore les tueurs. Il aurait voulu en être un.

SLICK: Il n'est pas taillé pour. Il est fait pour être secrétaire.

HUGO: On s'entendra bien, allez! Moi, je serai le cerveau, Jessica les yeux, vous les muscles. Tâte les muscles, Jessica! (*Il les tâte*). Du fer. Tâte.

JESSICA: Mais monsieur Georges n'en a peut-être pas envie.

GEORGES (*raide*): Ça m'est égal.

HUGO: Tu vois: il est enchanté. Allons, tâte, Jessica, tâte. (*Jessica tâte*). Du fer, hein?

JESSICA: De l'acier.

HUGO: On se tutoie, nous trois, hein?

SLICK: Si tu veux, mon petit gars!

JESSICA: C'est tellement aimable à vous d'être venus nous voir.

SLICK: Tout le plaisir est pour nous, hein, Georges?

GEORGES: On est heureux d'avoir vu votre bonheur.

HUGO *va à la porte e l'ouvre*: Revenez quand vous voudrez vous êtes chez vous.

Slick s'en va tranquillement à la porte et la referme.

SLICK: On s'en va. On s'en va tout de suite. Le temps d'une petite formalité.

HUGO: Quelle formalité?

SLICK: Fouiller la chambre.

HUGO: Non.

GEORGES: Non?

HUGO: Vous ne fouillerez rien du tout.

SLICK: Te fatigue pas, petite tête, on a des ordres.

HUGO: Des ordres de qui?

SLICK: De Hoederer.

HUGO: Hoederer vous a donné l'ordre de fouiller ma chambre?

GEORGES: Voyons, mon petit pote, fais pas l'idiot. Je te dis qu'on nous a prévenus: il va y avoir du baroud un de ces jours. Alors tu penses comme on va te laisser entrer ici sans regarder tes poches. Tu pourrais balader des grenades ou n'importe quelle pétoire quoique j'aie dans l'idée que tu n'es pas doué pour le tir au pigeon.

HUGO: Je vous demande si Hoederer vous a nommément chargé de fouiller dans mes affaires.

SLICK: Nommément.

GEORGES: Nommément.

SLICK à Georges: Personne n'entre ici sans qu'on les fouille. C'est la règle. Voilà tout.

HUGO: Et moi vous ne me fouillerez pas. Ce sera l'exception. Voilà tout.

GEORGES: Ah! Slick, assez de salades. Ouvre ça pour commencer.

HUGO: Tu n'y toucheras pas.

SLICK: Non, mon petit pote? Et comment que tu feras pour m'en empêcher?

HUGO: Je n'essaierai pas de lutter contre un rouleau compresseur, mais si seulement tu poses ta patte dessus, nous quittons la villa ce soir et Hoederer pourra se chercher un autre secrétaire.

GEORGES: Oh! dis, tu m'intimides! Un secrétaire comme toi, j'en fais un tous les jours.

HUGO: Et bien, fouille, si tu n'as pas peur, fouille donc!

Georges se gratte le crâne. Jessica, qui est restée très calme pendant toute cette scène, vient vers eux.

JESSICA: Pourquoi ne pas téléphoner à Hoederer?

SLICK: A Hoederer?

JESSICA: Il vous mettra d'accord.

Georges et Slick se consultent du regard.

GEORGES: Peut se faire. (*Il va à l'appareil, sonne et décroche*). Allô, Léon? Va dire au Vieux que le petit Poteau ne veut pas se laisser faire. (*Il décroche*).

SLICK: D'accord. Seulement je vais te dire, Georges. Moi, je l'aime bien Hoederer, mais si ça lui chantait de faire une exception pour ce gosse de riches, alors qu'on a foutu à poil jusqu'au facteur, eh bien je lui rends mon tablier.

GEORGES: Slick!

SLICK: Oui?

GEORGES: Tu ne trouves pas que Monsieur a une gueule d'aristocrate?

HUGO: Jessica!

JESSICA: Oui?

HUGO: Tu ne trouves pas que ces Messieurs ont des gueules de cognes?

SLICK: *marche sur lui lui met la main sur l'épaule*. Fais gaffe, mon petit gars; parce que si c'est qu'on est des cognes, des fois on pourrait se mettre à cogner!

Entre Hoederer.

3e TABLEAU - SCÈNE TROISIÈME

LES MÊMES, HOEDERER

HOEDERER: Pourquoi me dérange-t-on?

Slick fait un pas en arrière.

SLICK: Il ne veut pas qu'on le fouille.

HOEDERER: Non?

HUGO: Si vous leur permettez de me fouiller, je m'en vais. C'est tout.

HOEDERER: Bon.

GEORGES: Et si tu nous en empêches, c'est nous qu'on s'en va.

HOEDERER: Asseyez-vous. (*Ils s'asseyent de mauvaise grâce*). A propos, Hugo, tu peux me tutoyer. Ici, tout le monde se tutoie.

Il prend un slip et une paire de bas sur le dossier du fauteuil et se dispose à les porter sur le lit.

JESSICA: Vous permettez?

Elle les lui prend des mains et les roule en boule, puis sans bouger de place, elle les jette sur le lit.

HOEDERER: Comment t'appelles-tu?

JESSICA: Les femmes aussi vous les tutoyez?

HOEDERER: Oui.

JESSICA: Je m'appelle Jessica.

HOEDERER *la regardant toujours*: Je croyais que tu serais laide.

JESSICA: Je suis désolée.

HOEDERER *la regardant toujours*: Oui. C'est regrettable. (*Sans cesser de la regarder, il s'éloigne un peu d'elle*) C'est à cause de toi qu'ils voulaient en venir aux mains?

JESSICA: Pas encore.

HOEDERER: Que ça n'arrive jamais. (*Il s'assied dans le fauteuil*). La fouille, c'est sans importance.

SLICK: Nous...

HOEDERER: Sans aucune importance. Nous en reparlerons. Quatre hommes qui vivent ensemble, ça s'aime ou ça se massacre. Vous allez me faire le plaisir de vous aimer.

GEORGES *avec dignité*: Les sentiments ne se commandent pas.

HOEDERER *avec force*: Ils se commandent. Ils se commandent quand on est en service, entre types du même parti.

GEORGES: On n'est pas du même parti.

HOEDERER *à Hugo*: Tu n'es pas de chez nous?

HUGO: Si.

HOEDERER: Alors?

SLICK: On est peut-être du même parti mais on n'y est pas entré pour les mêmes raisons.

HOEDERER: On y entre toujours pour la même raison.

SLICK: Lui, c'était pour apprendre aux pauvres gens le respect qu'ils se doivent.

HOEDERER: Bah?

HUGO: Et vous, vous n'y êtes entrés que pour bouffer à votre faim.

HOEDERER: Eh bien? Vous êtes d'accord.

SLICK: Pardon?

HOEDERER: Slick! Tu ne m'as pas raconté que tu avais honte d'avoir faim?

SLICK: Qu'est-ce que ça prouve?

HOEDERER: Ça prouve que tu voulais ta bouffe et un petit quelque chose en plus. Lui, il appelle ça le respect de soi-même.

GEORGES *à Hugo*: Tu as eu faim, toi? Je crois que tu avais plutôt besoin de prendre de l'exercice avant les repas pour te mettre en appétit.

HUGO: Pour une fois, tu as raison, mon grand camarade: l'appétit je ne sais pas ce que c'est. Eh bien, non, je n'ai jamais eu faim. Jamais! Jamais! Jamais! Tu pourras peut-être me dire, toi, ce qu'il faut que je fasse pour que vous cessiez tous de me le reprocher.

HOEDERER: Vous entendez? Eh bien, renseignez-le. Dites-lui donc ce qu'il faut qu'il fasse.

GEORGES: On ne le lui reproche pas. Seulement, il y a un monde entre nous: lui, c'est un amateur, il y est entré parce qu'il trouvait ça bien, pour faire un geste. Nous, on ne pouvait pas faire autrement.

HOEDERER: Et lui, tu crois qu'il pouvait faire autrement? La faim des autres, ça n'est pas non plus très facile à supporter.

GEORGES: Il y en a qui s'en arrangent très bien.

HOEDERER: C'est qu'ils n'ont pas d'imagination. Le malheur, avec ce petit-là, c'est qu'il en a trop.

HUGO *criant*: Mais ne me défendez pas! Qui vous demande de me défendre? Vous voyez bien qu'il n'y a rien à faire. Rien à faire! Je suis un gosse de riches, un intellectuel, un type qui ne travaille pas de ses mains. Eh bien, qu'ils pensent ce qu'ils veulent. Ils ont raison, c'est une question de peau.

Slick et Georges se regardent en silence.

HOEDERER *aux gardes du corps*: Eh bien? (*Slick et Georges haussent les épaules en signe d'incertitude*) Je ne le ménagerai pas plus que vous: vous savez que je ne ménage personne. Il ne travaillera pas de ses mains, mais je le ferai trimer dur. (*Agacé*). Ah! Finissons-en.

SLICK *se décidant*: Bon! (*A Hugo*) Mon petit gars, ce n'est pas que tu me plaises. Mais on va tâcher de ne pas se rendre la vie dure. D'accord?

HUGO *mollement*: Si vous voulez!

SLICK: D'accord, Georges?

GEORGES: Marchons comme ça. (*Un temps*)

HOEDERER *tranquillement*: Reste la question de la fouille. Et si c'est moi qui te le demande? (*Un temps*). Je vois: tu as des principes. Je pourrais en faire une question de principes, moi aussi. Mais les principes et moi... (*Un temps*). Regarde-moi. Tu n'as pas d'armes?

HUGO: Non.

HOEDERER: Ta femme non plus?

HUGO: Non.

HOEDERER: C'est bon. Je te fais confiance. Allez-vous-en, vous deux.

JESSICA: Attendez. (*Ils se retournent*). Hugo, ce serait mal de ne pas répondre à la confiance par la confiance.

HUGO: Quoi?

JESSICA: Vous pouvez fouiller partout.

HUGO: Mais, Jessica...

JESSICA: Eh bien quoi? Tu vas leur faire croire que tu caches un revolver.

HUGO: Folle!

JESSICA: Alors, laisse-les faire. Ton orgueil est sauf puisque c'est nous qui les en prions. *Georges et Slick restent hésitants sur le pas de la porte.*

HOEDERER: Eh bien? Qu'est-ce que vous attendez? Vous avez compris?

SLICK: On croyait...

HOEDERER: Il n'y a rien à croire, faites ce qu'on vous dit.

SLICK: Bon. Bon. Bon.

GEORGES: C'était pas la peine de faire toutes ces histoires.

Pendant qu'ils se mettent à fouiller mollement Hugo ne cesse de regarder Jessica avec stupeur.

SLICK: Les valises sont vides.

HUGO *tendu*: Oui.

Hoederer les regarde avec attention.

HOEDERER: Celle-là aussi?

HUGO: Oui.

Slick la soulève.

SLICK: Non.

HUGO: Ah... non, pas celle-là. J'allais la défaire que vous êtes entrés.

HOEDERER: Ouvre.

Slick l'ouvre et fouille.

SLICK: Rien.

HOEDERER: Bon. C'est fini. Tirez-vous.

SLICK *à Hugo*: Sans rancune.

HUGO: Sans rancune.

JESSICA *pendant qu'ils sortent*: J'irai vous faire visite dans votre vestibule.

3e TABLEAU - SCÈNE QUATRIÈME

JESSICA, HOEDERER, HUGO

HOEDERER: A ta place, je n'irais pas les voir trop souvent.

JESSICA: Oh! Pourquoi? Ils sont si mignons; Georges surtout: c'est une jeune fille.

HOEDERER: Hum! (*Il va vers elle*). Tu es jolie, c'est un fait. Ça ne sert à rien de le regretter. (*Il se penche vers elle et respire profondément*) Tu sens bon. Ne mets pas ce parfum quand tu iras les voir.

JESSICA: Je n'ai pas mis de parfum.

HOEDERER: Tant pis.

Il se détourne et marche lentement jusqu'au milieu de la pièce puis s'arrête. Pendant toute la scène ses regards fureteront partout. Il cherche quelque chose. De temps et temps son regard s'arrête sur Hugo et le scrute.

Bon. Eh bien, voilà! (*Un silence*) Voilà! (*Un silence*) Hugo, tu viendras chez moi demain matin à dix heures.

HUGO: Je sais.

HOEDERER *distraitemment, pendant que ses yeux furetent partout*. Bon. Bon. Bon. Voilà.

Tout est bien qui finit bien. Vous faites des drôles de têtes, mes enfants. Tout est bien, voyons! Tout le monde est réconcilié, tout le monde s'aime... (*Brusquement*). Tu es fatigué, mon petit.

HUGO: Ce n'est rien.

Hoederer le regarde avec attention. Hugo, gêné, parle avec effort.

Pour... l'incident de tout à l'heure, je... je m'excuse.

HOEDERER *sans cesser de le regarder*. Je n'y pensais plus.

HUGO: A l'avenir, vous...

HOEDERER: Je t'ai dit de me tutoyer.

HUGO: Oui. (*Hoederer lui tend une cigarette*). Merci.

HOEDERER: Tu ne fumes pas? (*Geste de négation de Hugo*) Bon. Le Comité me fait dire que tu n'as jamais pris part à une action directe. C'est vrai?

HUGO: C'est vrai.

HOEDERER: Tu devais te ronger. Tous les intellectuels rêvent de faire de l'action.

HUGO: J'étais chargé du journal.

HOEDERER: Le journal, c'était à toi? Il y avait des risques, des responsabilités; en un sens, ça pouvait même passer pour de l'action. (*Il le regarde*) Et te voilà secrétaire. (*Un temps*)

Pourquoi l'as tu quitté? Pourquoi?

HUGO: Par discipline.

HOEDERER: Ça va. Si tu obéis, on pourra s'entendre. (*Il lui met la main sur l'épaule*)

Écoute... (*Hugo se dégage et saute en arrière. Hoederer le regarde avec un intérêt accru. Sa voix devient dure et coupante*) Ah?

HUGO: Je... je n'aime pas qu'on me touche.

HOEDERER *d'une voix dure et rapide*: Quand ils ont fouillé dans cette valise, tu as eu peur: pourquoi?

HUGO: Je n'ai pas eu peur.

HOEDERER: Si. Tu as eu peur. Qu'est-ce qu'il y a dedans?

HUGO: Ils ont fouillé et il n'y avait rien.

HOEDERER: Rien? C'est ce qu'on va voir. (*Il va à la valise et l'ouvre*). Ils cherchaient une arme. On peut cacher des armes dans une valise mais on peut aussi y cacher des papiers.

HUGO: Ou des affaires strictement personnelles.

HOEDERER: Qu'est-ce que c'est que ces photos? (*Il les prend et les regarde. Un silence*).

C'est ça! C'est donc ça! (*Il regarde une photo, puis une autre*) Quel petit Monsieur!

HUGO: Rendez-moi ces photos.

HOEDERER: Chut! (*Il le repousse*) Les voilà donc, ces affaires strictement personnelles. Eh bien, le mystère est éclairci. Voilà ce que c'est que de porter le crime sur sa figure: j'aurais juré que tu cachais au moins une grenade. (*Il regarde les photos*) De toute façon, tu t'occupes beaucoup de toi.

HUGO: Je suis dans le Parti pour m'oublier.

HOEDERER: Et tu te rappelles à chaque minute qu'il faut que tu t'oublies. Enfin! Chacun se débrouille comme il peut. (*Il lui rend les photos*) Cache-les bien. (*Hugo les prend et les met dans la poche intérieure de sa veste*) A demain, Hugo.

HUGO: A demain.

HOEDERER: Bonsoir, Jessica.

JESSICA: Bonsoir.

Sur le pas de la porte, Hoederer se retourne.

HOEDERER: Fermez les volets et tirez les verrous. On ne sait jamais qui rôde dans le jardin. C'est un ordre. (*Il sort*)

3e TABLEAU - SCÈNE CINQUIÈME

HUGO, JESSICA

Hugo va à la porte et donne deux tours de clef.

HUGO: Où est le revolver?

JESSICA: Comme je me suis amusée, ma petite abeille. C'est la première fois que je te vois aux prises avec de vrais hommes.

HUGO: Jessica, où est ce revolver?

JESSICA *tirant le revolver de son corsage*: Pour la fouille, Hoederer ferait mieux d'engager aussi une femme. Je me propose.

HUGO: Quand l'as-tu pris?

JESSICA: Quand tu es allé ouvrir aux deux chiens de garde.

HUGO: Tu t'es bien moquée de nous. J'ai cru qu'il t'avait attrapée à son piège.

JESSICA: Moi? Le coup de la confiance, c'est avec les hommes que ça prend. Toi, tu as été ému.

HUGO: Moi, quand?

JESSICA: Quand il t'a dit qu'il te faisait confiance.

HUGO: Non, je n'ai pas été ému.

JESSICA: Si.

HUGO: Non.

JESSICA: En tout cas, si tu me laisses jamais avec un beau garçon, ne me dis pas que tu me fais confiance, parce que je te préviens: ce n'est pas ça qui m'empêchera de te tromper, si j'en ai envie. Au contraire.

HUGO: Je suis bien tranquille, je partirais les yeux fermés.

JESSICA: Tu crois qu'on me prend par les sentiments?

HUGO: Non, ma petite statue de neige; je crois à la froideur de la neige.

JESSICA: Idiot! Je ne joue plus.

HUGO: Qu'est-ce que tu ferais si j'avais besoin de ton aide?

JESSICA: Est-ce que je ne viens pas de t'aider?

HUGO: Si, mon âme, mais ce n'est pas cette aide-là que je veux.

JESSICA: Ingrat.

HUGO *haussant les épaules*: Bah! (*Un temps*) C'est vrai que je vais le tuer: dans une semaine il sera couché par terre et mort avec cinq trous dans sa peau. (*Un temps*) Quelle comédie!

JESSICA *se met à rire*: Ma pauvre petite abeille, si tu veux me convaincre que tu vas devenir un assassin, il faudrait commencer par t'en convaincre toi-même. D'ailleurs comment pourrais-tu le tuer, c'est moi qui ai le revolver.

HUGO: Rends-moi ce revolver.

JESSICA: Non, je ne te le rendrai pas, j'irai trouver Hoederer et je lui dirai: je viens faire votre Bonheur, et pendant qu'il m'embrassera...

Hugo, qui fait semblant de se résigner, se jette sur elle, même jeu qu'à la première scène, ils tombent sur le lit, luttent, crient et rient. Hugo finit par lui arracher le revolver pendant que le rideau tombe et elle crie: Attention! Attention! Le revolver va partir!

4e TABLEAU - SCÈNE PREMIÈRE

Le bureau de Hoederer.

Pièce austère mais confortable. À droite, un bureau; au milieu, une table chargée de livres et de feuillets avec un tapis qui tombe jusqu'au plancher. À gauche, sur le côté, une fenêtre au travers de laquelle on voit les arbres du jardin. Au fond, à droite, une porte; à gauche de la porte une table de cuisine, qui supporte un fourneau à gaz. Sur le fourneau, une cafetière. Chaises disparates. C'est l'après-midi.

Hugo est seul Il s'approche du bureau, prend le porte-plume de Hoederer et le touche. Jessica entre doucement.

HUGO: Jessica, on t'a défendu d'entrer dans ce bureau. Qu'est-ce que tu viens faire ici?

JESSICA: Te voir, mon âme.

HUGO: Eh bien, tu m'as vu. File! Hoederer va descendre.

JESSICA: Comme je m'ennuyais de toi, ma petite abeille!

HUGO: Je n'ai pas le temps de jouer, Jessica.

JESSICA: Attends! (*Elle fouille dans la poche de son tailleur*) J'étais venue pour t'apporter ça.

HUGO: Quoi?

JESSICA *sortant le revolver de sa poche et le tendant à Hugo sur la paume de sa main: Ça!* Tu l'avais oublié.

HUGO: Je ne l'ai pas oublié: je ne l'emporte jamais.

JESSICA: Justement: tu ne devrais pas t'en séparer.

HUGO: Jessica, puisque tu n'as pas l'air de comprendre, je te dis tout net que je te défends de remettre les pieds ici.

JESSICA: Très bien

HUGO: Tu veux bien faire un effort.

JESSICA: Oui.

HUGO: Bon. Eh bien, commence par rentrer ce revolver. Rentre chez nous et va le déposer dans ma valise.

JESSICA: Mais je n'ai pas envie de rentrer; tu es monstrueux!

HUGO: Tu n'avais qu'à ne pas l'apporter.

JESSICA: Et toi, tu n'avais qu'à ne pas l'oublier.

HUGO: Je te dis que je ne l'ai pas oublié.

JESSICA: Non? Alors, Hugo, c'est que tu as changé tes projets.

HUGO: Chut!

JESSICA: Hugo, regarde-moi dans les yeux. Oui ou non, as-tu changé tes projets?

HUGO: Non, je ne les ai pas changés.

JESSICA: Oui ou non, as-tu l'intention de...

HUGO: Oui! Oui! Oui! Mais pas aujourd'hui.

JESSICA: Bon! Bon! Mais prends ce revolver parce que, si je le garde, il déformera mes poches.

HUGO: Si je le prends, tu t'en iras?

JESSICA: Commence par le prendre.

Hugo prend le revolver et le met en poche.

HUGO: A présent, file.

JESSICA: Une minute! J'ai tout de même le droit de jeter un coup d'œil dans le bureau où mon mari travaille. (*Elle passe derrière le bureau de Hoederer. Désignant le bureau*) Qui s'assied là? Lui ou toi?

HUGO *de mauvaise grâce*: Lui. (*Désignant la table*) Moi, je travaille à cette table.

Jessica débouche un carafon sur le bureau et le flaire.

JESSICA: Il boit?

HUGO: Comme un trou.

JESSICA: En travaillant?

HUGO: Oui.

JESSICA: Et il n'est jamais saoul?

HUGO: Jamais.

JESSICA: J'espère que tu ne bois pas d'alcool, même s'il t'en offre: tu ne le supportes pas.

HUGO: Ne fais pas la grande sœur; je sais très bien que je ne supporte pas l'alcool, ni le tabac, ni le chaud, ni le froid, ni rien du tout.

JESSICA *lentement*: Il est là, il parle, il fume, il boit... L'odeur de tabac s'en ira quand il sera mort. (*Brusquement*) Ne le tue pas.

HUGO: Tu crois donc que je vais le tuer? Réponds. Tu le crois?

JESSICA: Je ne sais pas. Tout a l'air si tranquille... Il ne peut rien arriver, tu te moques de moi.

HUGO: Le voilà. File par la fenêtre. (*Il cherche à l'entraîner.*)

JESSICA *résistant*: Je voudrais voir comment vous êtes quand vous êtes seuls.

HUGO *l'entraînant*: Viens vite.

JESSICA *très vite*: Chez mon père, je me mettais sous la table et je le regardais travailler pendant des heures.

Hugo ouvre la fenêtre de la main gauche. Jessica lui échappe et se glisse sous la table. Hoederer entre.

4e TABLEAU - SCÈNE DEUXIÈME

LES MÊMES, HOEDERER

HOEDERER: Qu'est-ce que tu fais là-dessous?

JESSICA: Je me cache.

HOEDERER: Pour quoi faire?

JESSICA: Pour voir comment vous êtes quand je ne suis pas là.

HOEDERER: C'est manqué. (*A Hugo*). Qui l'a laissée entrer?

HUGO: Je ne sais pas.

HOEDERER: C'est ta femme: tiens-la mieux que ça.

JESSICA: Ma pauvre petite abeille, il te prend pour mon mari.

HOEDERER *à Hugo*: Elle ne te respecte pas.

HUGO: Non.

JESSICA: Est-ce que c'est ma faute?

HOEDERER: Que veux-tu que j'en sache? Je suppose que tu es à moitié victime, à moitié complice, comme tout le monde.

JESSICA *avec une brusque violence*: Je ne suis complice de personne. On a décidé de moi sans me demander mon avis. (*Désignant Hugo*) Vous croyez que je lui fais du mal?

HOEDERER: Je crois que tu es son luxe. Les fils de bourgeois qui viennent à nous ont la rage d'emporter avec eux un peu de leur luxe passé, comme souvenir. Lui, c'est sa femme.

JESSICA: Oui. Et vous, naturellement, vous n'avez pas besoin de luxe.

HOEDERER: Naturellement non. (*Ils se regardent*) Allez, ouste, disparais, et ne remets plus les pieds ici.

JESSICA: Ça va. Je vous laisse à votre amitié d'hommes.

Elle sort avec dignité.

4e TABLEAU - SCÈNE TROISIÈME

HUGO, HOEDERER

HOEDERER: Tu tiens à elle?

HUGO: Naturellement.

HOEDERER: Alors, défends-lui de remettre les pieds ici.

HUGO *riant*: Vous ne connaissez pas Jessica.

HOEDERER: Ça se peut. (*Un temps*) Dis-lui tout de même de ne pas revenir. (*Brusquement*) Quelle heure est-il?

HUGO: Quatre heures dix.

HOEDERER: Ils sont en retard. (*Il va à la fenêtre, jette un coup d'œil au-dehors puis revient.*) S'ils ne viennent pas, ils le regretteront.

HUGO: Qui vient?

HOEDERER: Tu verras. Des gens de ton monde. (*Il fait quelques pas*) Je n'aime pas attendre. (*Revenant vers Hugo*) S'ils viennent, l'affaire est dans le sac; mais s'ils ont eu peur au dernier moment, tout est à recommencer. Et je crois que je n'en aurai pas le temps. (*Lui montrant le jardin*) De l'autre côté de ces murs, il y a des types qui pensent nuit et jour à me descendre; et comme, moi, je ne pense pas tout le temps à me garder, ils finiront sûrement par m'avoir.

HUGO: Comment savez-vous qu'ils y pensent jour et nuit? Vous les connaissez?

HOEDERER: Oui. Tu as entendu un bruit de moteur?

HUGO: Non. (*Ils écoutent*). Non.

HOEDERER: Ce serait le moment pour un de ces types de sauter par-dessus le mur. Il aurait l'occasion de faire du beau travail.

HUGO *lentement*: Ce serait le moment...

HOEDERER *le regardant*: Tu comprends, il vaudrait mieux pour eux que je ne puisse pas recevoir ces visites. (*Il va au bureau et se verse à boire*). Tu en veux?

HUGO: Non. (*Un temps*). Vous avez peur?

HOEDERER: De quoi?

HUGO: De mourir.

HOEDERER: Non, mais je suis pressé. Je suis tout le temps pressé. Autrefois, ça m'était égal d'attendre. A présent je ne peux plus.

HUGO: Comme vous devez les haïr.

HOEDERER: Pourquoi? Je n'ai pas d'objection de principe contre l'assassinat politique. Ça se pratique dans tous les partis.

HUGO: Donnez-moi de l'alcool.

HOEDERER *étonné*: Tiens! (*Il prend le carafon et lui verse à boire. Hugo boit sans cesser de le regarder*) Eh bien, quoi?

HUGO *rêvassant*: Des fois, il me semble que je ne voudrais pas survivre à ma jeunesse.

HOEDERER: La jeunesse, je ne sais pas ce que c'est: je suis passé directement de l'enfance à l'âge d'homme.

HUGO: Oui, c'est une maladie bourgeoise. (*Il rit*) Il y en a beaucoup qui en meurent.

HOEDERER: Tu as l'air si mal parti. Veux-tu que je t'aide?

HUGO *dans un sursaut*: Pas vous! (*Il se reprend vite*) Personne ne peut m'aider.

HOEDERER *allant à lui*: Écoute, mon petit. (*Il s'arrête et écoute*). Les voilà. (*Il va à la fenêtre. Hugo l'y suit*) Le grand, c'est Karsky, le secrétaire du Pentagone. Le gros, c'est le prince Paul.

HUGO: Le fils du Régent?

HOEDERER: Oui. (*Il change de visage, il a l'air indifférent, dur et sûr de lui*). Tu as assez bu. Donne-moi ton verre. (*Il le vide dans le jardin*). Va t'asseoir; écoute ce qu'on dira et si je te fais signe, tu prendras des notes.

Il referme la fenêtre et va s'asseoir à son bureau.

4e TABLEAU - SCÈNE QUATRIÈME

LES MÊMES, KARSKY, LE PRINCE PAUL, SLICK, GEORGES

Les deux visiteurs entrent, suivis de Slick et Georges.

KARSKY: Je suis Karsky.

HOEDERER *sans se lever*: Je vous reconnais.

KARSKY: Vous savez qui est avec moi?

HOEDERER: Oui.

KARSKY: Alors renvoyez vos molosses.

HOEDERER: Ça va comme ça les gars. Tirez-vous.

Slick et Georges sortent.

KARSKY *ironiquement*: Vous êtes bien gardé.

HOEDERER: Si je n'avais pas pris quelques précautions ces derniers temps, je n'aurais pas le plaisir de vous recevoir.

KARSKY *se tournant vers Hugo*: Et celui-ci?

HOEDERER: C'est mon secrétaire. Il reste avec nous.

KARSKY *s'approchant*: Vous êtes Hugo Barine? (*Hugo ne répond pas*). Vous marchez avec ces gens?

HUGO: Oui.

KARSKY: J'ai rencontré votre père la semaine dernière. Est-ce que ça vous intéresse encore d'avoir de ses nouvelles?

HUGO: Non.

KARSKY: Il est fort probable que vous porterez la responsabilité de sa mort.

HUGO: Il est à peu près certain qu'il porte la responsabilité de ma vie. Nous sommes quittes.

KARSKY *sans élever la voix*: Vous êtes un petit malheureux.

HUGO: Dites-moi...

HOEDERER: Silence, toi. (*A Karsky*) Vous n'êtes pas venu ici pour insulter mon secrétaire, n'est-ce pas? Asseyez-vous, je vous prie. (*Ils s'asseyent*) Cognac?

KARSKY: Merci.

LE PRINCE: Je veux bien.

Hoederer le sert.

Messieurs, si nous venions à nos affaires.

HOEDERER: D'accord. Je vous écoute.

KARSKY: C'est nous qui vous écoutons.

HOEDERER: Il doit y avoir un malentendu.

KARSKY: C'est probable. Si je n'avais pas cru que vous aviez une proposition précise à nous faire, je ne me serais pas dérangé pour vous voir.

HOEDERER: Je n'ai rien à vous proposer.

KARSKY: Parfait. *Il se lève.*

LE PRINCE: Messieurs, je vous en prie. Rasseyez-vous, Karsky. C'est un mauvais début.

Nous n'avons peut-être beaucoup de raisons de nous aimer mais nos sentiments ne comptent plus quand il s'agit de l'intérêt national. (*Hoederer rit grossièrement*) Plaît-il?

HOEDERER: Rien. Continuez.

LE PRINCE: Eh bien, c'est tout. Karsky et moi voulions vous annoncer l'heureuse nouvelle de notre accord de principe.

HOEDERER: En quoi cela me regarde-t-il?

KARSKY: En voilà assez: nous perdons notre temps.

LE PRINCE *enchaînant*: Il va de soi que cette union doit être aussi large que possible. Si le Parti Prolétarien témoigne le désir de se joindre à nous...

HOEDERER: Qu'est-ce que vous offrez?

KARSKY: Deux voix pour votre Parti dans le Comité National Clandestin que nous allons constituer.

HOEDERER: Deux voix sur combien?

KARSKY: Sur douze.

HOEDERER *feignant un étonnement poli*: Deux voix sur douze? (*Puis ricanant*) Deux voix sur douze.

KARSKY: Vous n'êtes pas obligé d'accepter.

LE PRINCE *précipitamment*: Mais si vous acceptez, naturellement, le gouvernement serait disposé à abroger les lois de 39 sur la presse, l'unité syndicale et la carte de travailleur.

HOEDERER: Comme c'est tentant! (*Il frappe la table*) Bon. Eh bien, nous avons fait connaissance: à présent mettons-nous au travail. Voici mes conditions: un comité directeur réduit à six membres. Le Parti Prolétarien disposera de trois voix; vous vous répartirez les trois autres comme vous voudrez. C'est à prendre ou à laisser.

KARSKY: Vous vous moquez de nous?

HOEDERER: Vous n'êtes pas obligé d'accepter.

KARSKY *au prince*: Je vous avais dit qu'on ne pouvait pas s'entendre avec ces gens-là.

HOEDERER: Alors, c'est non?

KARSKY: C'est non. Nous nous passerons de vous.

HOEDERER: Alors, allez-vous-en. (*Karsky hésite un instant, puis se dirige vers la porte. Le Prince ne bouge pas*) Regardez le Prince, Karsky: il est plus malin que vous et il a déjà compris.

LE PRINCE à *Karsky doucement*: Nous ne pouvons pas rejeter ces propositions sans examen.

KARSKY *violemment*: Ce ne sont pas des propositions; ce sont des exigences absurdes que je refuse de discuter. (*Mais il demeure immobile*)

HOEDERER: Criez, comme un cochon qu'on égorge. Mais retenez ceci: quand les armées soviétiques seront sur notre territoire, nous prendrons le pouvoir ensemble, vous et nous, si nous avons travaillé ensemble; mais si nous n'arrivons pas à nous entendre, à la fin de la guerre mon parti gouvernera *seul*. A présent, il faut choisir.

KARSKY: Je...

LE PRINCE à *Karsky*: La violence n'arrangera rien: il faut prendre une vue réaliste de la situation.

HOEDERER: Pas de sentimentalisme, Karsky: vous avez perdu parce que vous deviez perdre. Acceptez-vous mes conditions?

KARSKY: Je n'ai pas de qualité pour accepter: je ne suis pas seul.

HOEDERER: Karsky, je vous fais confiance. Je fais toujours confiance aux gens, c'est un principe. Je sais que vous devez consulter vos amis mais je sais aussi que vous les convaincrez. Si vous me donnez aujourd'hui votre acceptation de principe, je parlerai demain aux camarades du Parti.

HUGO *se dressant brusquement*: Hoederer!

HOEDERER: Quoi?

HUGO: Comment osez-vous...?

HOEDERER: Tais-toi.

HUGO: Vous n'avez pas le droit. Ce sont... Mon Dieu! ce sont les mêmes. Les mêmes qui venaient chez mon père...

HOEDERER: Vas-tu te taire!

HUGO: Écoutez-bien, vous deux: il n'aura pas le Parti derrière lui pour cette combine!

HOEDERER *calmement aux deux autres*: Aucune importance. C'est une réaction strictement personnelle.

LE PRINCE: Oui, mais ces cris sont ennuyeux. Est-ce qu'on ne pourrait pas demander à vos gardes du corps de faire sortir ce jeune homme?

HOEDERER: Mais comment! Il va sortir de lui-même.

Il se lève et v avers Hugo.

HUGO *reculant*: Ne me touchez pas. (*Il met la main à la poche où se trouve son revolver*)

Vous ne voulez pas m'écouter? Vous ne voulez pas m'écouter?

A ce moment une forte détonation se fait entendre, les vitres volent en éclats, les montants de la fenêtre sont arrachés.

HOEDERER: A plat ventre!

Il saisit Hugo par les épaules et le jette par terre. Les deux autres aplatissent aussi.

4e TABLEAU - SCÈNE CINQUIÈME

LES MÊMES, LÉON, SLICK, GEORGES *qui entrent en courant. Plus tard* JESSICA

SLICK: Tu es blessé?

HOEDERER *se relevant*: Non. Personne n'est blessé? (*A Karsky qui s'est relevé*) Vous saignez?

KARSKY: Ce n'est rien. Des éclats de verre.

GEORGES: Grenade?

HOEDERER: Grenade ou pétard. Mais ils ont visé trop court. Fouillez le jardin.

HUGO *tourné vers la fenêtre pour lui-même*: Les salauds! Les salauds!

Georges sort par la fenêtre.

HOEDERER *au Prince*: J'attendais quelque chose de ce genre, mais je regrette qu'ils aient choisi ce moment.

LE PRINCE: Bah! Ça me rappelle le palais de mon père. Karsky! Ce sont vos hommes qui ont fait le coup?

KARSKY: Vous êtes fou?

HOEDERER: C'est moi qu'on visait; cette affaire ne regarde que moi. (*A Karsky*) Vous saignez beaucoup.

Jessica entre essoufflée.

JESSICA: Hoederer est tué?

HOEDERER: Votre mari n'a rien.

SLICK: Vous devriez tous monter, parce qu'ils peuvent remettre ça.

HOEDERER: Soit.

Georges rentre par la fenêtre.

Alors?

GEORGES: Pétard. Ils l'ont jeté du jardin et puis ils ont calté. C'est le mur qui a tout pris.

HUGO: Les salauds.

HOEDERER: Montons. (*Ils se dirigent vers la porte. Hugo va pour les suivre*) Pas toi. *Ils se regardent, puis Hoederer se détourne et sort.*

4e TABLEAU - SCÈNE SIXIÈME

HUGO, JESSICA, GEORGES et SLICK

HUGO *entre ses dents*: Les salauds.

SLICK: Hein?

HUGO: Les gens qui ont lancé le pétard, ce sont des salauds.

Il va se verser à boire.

SLICK: Un peu nerveux, hein?

HUGO: Bah!

SLICK: Il n'y a pas de honte. C'est le baptême du feu. Tu t'y feras.

GEORGES: Faut même qu'on te dise: à la longue, ça distrait. Pas vrai, Slick?

SLICK: Ça change, ça reveille, ça dégourdit les jambes.

HUGO: Je ne suis pas nerveux. Je râle. (*Il boit*)

JESSICA: Après qui, ma petite abeille?

HUGO: Après les salauds qui ont lancé le pétard.

JESSICA: Tu n'es pas lâche, mon âme.

HUGO: Je ne suis pas lâche, mais je ne suis pas courageux non plus. Trop de nerfs.

Hugo boit.

JESSICA: Ne bois plus.

HUGO: Pourquoi? Je n'ai plus rien à faire. Je suis relevé de mes fonctions.

JESSICA: Hoederer t'a relevé de tes fonctions?

HUGO: Qui parle d'Hoederer? Tu peux penser ce que tu veux d'Hoederer mais c'est un homme qui m'a fait confiance. Tout le monde ne peut pas en dire autant. (*Il boit. Puis va vers Slick*) Il y a des gens qui te donnent une mission de confiance, hein, et tu te casses le cul pour l'accomplir et puis, au moment où tu vas réussir, tu t'aperçois qu'ils se foutaient de toi et qu'ils ont fait faire la besogne par d'autres.

JESSICA: Tu vas te taire! Tu ne vas pas leur raconter tes histoires de ménage.

HUGO: De ménage? Ha! (*Déridé*) Elle est merveilleuse!

JESSICA: C'est de moi qu'il parle. Voilà deux ans qu'il me reproche de ne pas lui faire confiance.

HUGO *à Slick*: C'est une tête, hein? (*A Jessica*) Non, tu ne me fais pas confiance. Est-ce que tu me fais confiance?

JESSICA: Certainement pas en ce moment.

HUGO: Personne ne me fait confiance.

JESSICA: Viens, Hugo. Rentrons.

HUGO *qui commence à être saoul. Il rit*: Mission de confiance. Dis! Où elle est la confiance?

GEORGES: Quelle mission?

HUGO: Ah! Je suis chargé de mission.

GEORGES: Quelle mission?

HUGO: Je suis chargé d'une mission de confiance.

GEORGES: Slick?

SLICK: Hmm...

JESSICA *tranquillement*: Ne vous cassez pas la tête: ça veut dire que je vais avoir un enfant.

HUGO: Formidable! Un père de famille! C'est ça. C'est tout à fait ça.

SLICK à Jessica: Ce petit gars ne devrait pas boire.

GEORGES: Ça ne lui réussit pas.

HUGO: Tirez sur moi, ne vous dis. C'est votre métier. Écoutez donc: un père de famille, c'est jamais un vrai père de famille.

JESSICA: Est-ce que tu veux rentrer?

HUGO: Attends. Non. Je ne sais pas... Comment peut-on dire: je veux ou je ne veux pas?

JESSICA *remplissant un verre*: Alors bois.

HUGO: Bon. (*Il boit*)

SLICK: Vous n'êtes pas cinglée de le faire boire?

JESSICA: C'est pour en finir plus vite. A présent, il n'y a plus qu'à attendre.

Hugo vide le verre, Jessica le remplit.

HUGO *saoul*: Qu'est-ce que je disais? Je parlais d'assassin? Jessica et moi nous savons ce que ça veut dire. La vérité c'est que ça cause trop là-dedans. (*Il se frappe le front*) Je voudrais le silence. (*A Slick*) Ce qu'il doit faire bon dans ta tête: pas un bruit, la nuit noire.

Sa tête oscille. Jessica s'approche et le regarde.

JESSICA: Bon. C'est fini. Voulez-vous m'aider à le porter dans son lit.

Slick le regarde en grattant le crâne.

SLICK: Il cause trop votre mari.

JESSICA: Vous ne le connaissez pas. Rien de ce qu'il dit n'a d'importance.

Slick et Georges le soulèvent par les épaules et les pieds.

Rideau.

5e TABLEAU - SCÈNE PREMIÈRE

Dans le pavillon (chambre de Hugo et Jessica). Hugo est étendu sur le lit, out habillé, sous une couverture. Il dort. Il s'agite et gémit dans son sommeil. Jessica est assise à son chevet, immobile. Il gémit encore; elle se lève et a dans le cabinet de toilette. On entend de l'eau qui coule, Olga est cachée derrière les rideaux de la fenêtre. Elle écarte les rideaux, elle passe la tête. Elle se décide et s'approche de Hugo. Elle le regarde. Hugo gémit. Olga lui redresse la tête et arrange son oreiller. Jessica revient sur ces entrefaites et voit la scène. Jessica tient une compresse humide.

HUGO, JESSICA, puis OLGA

OLGA: Ne criez pas. Je suis...

JESSICA: Je n'ai pas envie de crier. Asseyez-vous donc. J'aurais plutôt envie de rire.

OLGA: Je suis Olga Lorame.

JESSICA: Je m'en suis doutée.

OLGA: Hugo vous a parlé de moi?

JESSICA: Oui.

OLGA: Il est blessé?

JESSICA: Non: il est saoul. (*Passant devant Olga*) Vous permettez?

Elle pose la compresse sur le front de Hugo.

OLGA: Pas comme ça.

Elle arrange la compresse.

JESSICA: Excusez-moi.

OLGA: Et Hoederer?

JESSICA: Hoederer? Mais asseyez-vous, je vous en prie. (*Olga s'assied*) C'est vous qui avez lancé cette bombe, Madame?

OLGA: Oui.

JESSICA: Personne n'est tué: vous aurez plus de chance une autre fois. Comment êtes-vous entrée?

OLGA: Par la porte. Vous l'avez laissée ouverte quand vous êtes sortie.

JESSICA *désignant Hugo*: Vous saviez qu'il était dans le bureau?

OLGA: Non.

JESSICA: Mais vous saviez qu'il pouvait y être.

OLGA: C'était un risqué à courir.

JESSICA: Avec un peu de veine, vous l'auriez tué.

OLGA: C'est ce qui pouvait lui arriver de mieux.

JESSICA: Vraiment?

OLGA: Le Parti n'aime pas beaucoup les traîtres.

JESSICA: Hugo n'est pas un traître.

OLGA: Je le crois. Mais je ne peux pas forcer les autres à le croire. (*Un temps*) Cette affaire traîne: il y a huit jours qu'elle devrait être terminée.

JESSICA: Il faut trouver une occasion.

OLGA: Les occasions, on les fait naître.

JESSICA: C'est le Parti qui vous a envoyée?

OLGA: Le Parti ne sait pas que je suis ici: je suis venue de moi-même.

JESSICA: Je vois: vous avez mis une bombe dans votre sac à main et vous êtes venue gentiment la jeter sur Hugo pour sauver sa réputation.

OLGA: Si j'avais réussi on aurait pensé qu'il s'était fait sauter avec Hoederer.

JESSICA: Oui, mais il serait mort.

OLGA: De quelque manière qu'il s'y prenne, à présent, il n'a plus beaucoup de chances de s'en tirer.

JESSICA: Vous avez l'amitié lourde.

OLGA: Sûrement plus lourde que votre amour. (*Hugo gémit*) Il ne va pas bien. Vous n'auriez pas dû le laisser boire.

JESSICA: Quel dommage qu'il ne vous ait pas épousée. Il l'avait toujours l'air si important quand il sortait de chez vous. Il disait: "Vous avons parlé politique".

OLGA: Avec vous, naturellement, il n'en parlait jamais.

JESSICA: Vous pensez bien qu'il ne m'a pas épousée pour ça. (*Un temps*) Vous êtes amoureuse de lui, n'est-ce pas?

OLGA: Qu'est-ce que l'amour vient faire ici? Vous lisez trop de romans.

JESSICA: Il faut bien s'occuper quand on ne fait pas de politique.

OLGA: Pauvre Hugo!

JESSICA: Oui. Pauvre Hugo! Comme vous devez me detester, Madame.

OLGA: Moi? Je n'ai pas de temps à perdre. (*Un silence*) Réveillez-le. J'ai à lui parler.

JESSICA *s'approchant du lit de Hugo*: Hugo, Hugo! Tu as des visites.

HUGO: Hein! (*Il se redresse*) Olga! Olga, tu es venue! Je suis content que tu sois là, il faut que tu m'aides. (*Il s'assied sur le bord du lit*) Bon Dieu que j'ai mal au crâne. Attends: il est arrivé quelque chose, un gros ennui. (*Un temps*) Tu as lancé le pétard, n'est-ce pas?

OLGA: Oui.

HUGO: Pourquoi ne m'avez-vous pas fait confiance?

OLGA: Jessica, donnez-moi ce verre et cette carafe.

Jessica les lui donne. Elle remplit le verre et jette l'eau à la figure de Hugo.

HUGO: Pfou!

OLGA: Tu m'écoutes?

HUGO: Oui. (*Il s'essuie*) Qu'est-ce qu'ils pensent, les copains?

OLGA: Que tu es un traître.

HUGO: Ils vont fort.

OLGA: Tu n'as plus un jour à perdre. L'affaire doit être réglée avant demain soir.

HUGO: Tu n'aurais pas dû lancer le pétard.

OLGA: Il y a du travail à faire et il faut qu'il soit fait; peu importe par qui. Si dans vingt-quatre heures tu n'as pas terminé ta besogne, on enverra quelqu'un pour la finir à ta place.

HUGO: Si on me remplace, je quitte le Parti.

OLGA: Qu'est-ce que tu t'imagines? Crois-tu qu'on peut quitter le Parti? Le Parti, ça se quitte les pieds devant.

HUGO: Je n'ai pas peur de mourir.

OLGA: Mais mourir si bêtement, après avoir tout raté: est-ce que c'est ça que tu veux? (*A Jessica*) Mais dites-le-lui, vous! Si vous l'aimez un peu, vous ne pouvez pas vouloir qu'on l'abatte comme un chien.

JESSICA: Vous savez bien, Madame, que je n'entends rien à la politique.

OLGA: Qu'est-ce que tu décides?

HUGO: Vous le saurez demain.

OLGA: C'est bon. Adieu, Hugo.

HUGO: Adieu, Olga.

JESSICA: Au revoir, Madame.

OLGA: Éteignez. Il ne faut pas qu'on me voie sortir.

Jessica éteint. Olga ouvre la porte et sort.

5e TABLEAU - DEUXIÈME SCÈNE

HUGO, JESSICA, *toujours dans le noir*

JESSICA: Tu as de la peine? (*Hugo ne répond pas*) Réponds pendant qu'il fait noir.

HUGO: J'ai mal au crâne, c'est tout. (*Un temps*) Ça n'est pas grand-chose, la confiance, quand ça ne résiste pas à huit jours d'attente.

JESSICA: Personne ne m'a jamais fait confiance, toi moins que les autres. Je me suis tout de même arrangée.

HUGO: C'était la seule qui croyait un peu en moi.

JESSICA: Hugo...

HUGO: La seule, tu le sais bien. (*Un temps*) Elle doit être en sûreté à présent. Je crois qu'on peut rallumer. (*Il rallume, Jessica se détourne brusquement*) Qu'est-ce qu'il y a?

JESSICA: Toi. Toi, tu vas tuer un homme.

HUGO: Est-ce que je sais ce que je vais faire?

JESSICA: Montre-moi le revolver.

HUGO: Pourquoi?

JESSICA: Je veux voir comment c'est fait.

HUGO: Tu l'as promené sur toi tout l'après-midi.

JESSICA: A ce moment-là, ce n'était qu'un jouet.

HUGO *le lui tendant*: Fais attention.

JESSICA: Oui. (*Elle le regarde*) C'est drôle. Il me fait peur à présent. Reprends-le. (*Un temps*) Tu vas tuer un homme. (*Hugo se met à rire*) Pourquoi ris-tu?

HUGO: Tu y crois à présent! Tu t'es décidée à y croire?

JESSICA: Ce n'est pas ma faute: je ne crois que ce que je vois. Ce matin encore, je ne pouvais même pas imaginer qu'il meure.

HUGO: Tuer, mourir, c'est la même chose: on est aussi seul. (*Brusquement*) Qu'est-ce que tu ferais, Jessica?

JESSICA: (*Un temps*) J'irai trouver Hoederer et je lui dirais: voilà, qu'on m'a envoyé pour vous tuer mais j'ai changé d'avis et je veux travailler avec vous.

HUGO: C'est justement ça qui s'appellerait trahir.

JESSICA *tristement*: Tu vois! Je ne peux rien te dire. (*Un temps*) Pourquoi n'est-ce pas possible? Parce qu'il n'a pas tes idées.

HUGO: Si tu veux. Parce qu'il n'a pas mes idées.

JESSICA: Et il faut tuer les gens qui n'ont pas vos idées.

HUGO: Quelquefois.

JESSICA: Mais pourquoi as-tu choisi les idées d'Olga et de Louis?

HUGO: Parce qu'elles étaient vraies.

JESSICA: Mais...

HUGO: *Objectivement*, il agit comme un traître.

JESSICA *sans comprendre*: Objectivement?

HUGO: Oui. (*Un temps*) A présent, laisse-moi. Dors ou fais ce que tu veux.

JESSICA: Qu'est-ce qu'il y a? Qu'est ce que j'ai dit?

HUGO: Rien. Tu n'as rien dit. C'est moi qui suis coupable: c'était une folie de te demander de l'aide. Tes conseils viennent d'un autre monde.

JESSICA: A qui la faute? Pourquoi m'avez-vous laissée dans l'ignorance, si ce n'était que pour m'avouer un beau jour que ce monde craque de partout et que vous êtes des incapables et pour m'obliger à choisir entre un suicide et un assassinat. Je ne veux pas choisir.

HUGO: Je ne te demande plus rien, Jessica.

JESSICA: C'est trop tard, Hugo. Tu m'as mise dans le coup. A présent, il faut que je choisisse.

Un silence. Hugo est assis sur le lit, les yeux dans le vide. Jessica s'assied près de lui et lui met les bras autour du cou.

JESSICA: Ne dis plus rien Ne t'occupe pas de moi. Je ne te parlerai pas; je ne t'empêcherai pas de réfléchir.

HUGO: Si j'avais été sûr... (*Brusquement*) Jessica, regarde-moi. Peux-tu me dire que tu m'aimes? (*Il la regarde. Silence*) Et voilà. Je n'aurai même pas eu ça.

JESSICA: Et toi, Hugo? Crois-tu que tu m'aimais? (*Il ne répond pas*) Tu vois bien. (*Un temps. Brusquement*) Pourquoi n'essaies-tu pas de le convaincre?

HUGO: De le convaincre? Qui? Hoederer?

JESSICA: Puisqu'il se trompe, tu dois pouvoir le lui prouver.

HUGO: Penses-tu!

JESSICA: Comment sais-tu que tes idées sont justes si tu ne peux pas le démontrer? Essaie, Hugo. Essaie au moins une fois avant de le tuer.

On frappe. Hugo se redresse et ses yeux brillent.

HUGO: C'est Olga. Elle est revenue; j'étais sûr qu'elle reviendrait. Éteins la lumière et va ouvrir.

JESSICA: Comme tu as besoin d'elle.

Elle va éteindre et ouvre la porte. Hoederer entre. Hugo rallume quand la porte est fermée.

5e TABLEAU – TROISIÈME SCÈNE

HUGO, JESSICA, HOEDERER

JESSICA *reconnaissant Hoederer*: Ha!

HOEDERER: Je t'ai fait peur?

JESSICA: Je suis nerveuse, ce soir. Il y a eu cette bombe...

HOEDERER: Oui. Bien sûr. (*Un temps*) Je peux m'asseoir un moment? (*Il s'assied dans le fauteuil*) Ne vous gênez pas pour moi.

HUGO: Vous avez quelque chose à me dire?

HOEDERER: Non. Non, non. Tu m'as fait rire tout à l'heure tu étais rouge de colère.

HUGO: Je...

HOEDERER: Ne t'excuse pas: je m'y attendais. Je me serais même inquiété si tu n'avais pas protesté. Il y a beaucoup de choses qu'il faudra que je t'explique. Mais demain. Demain nous parlerons tous les deux. A présent ta journée est finie. La mienne aussi. Drôle de journée, hein? (*Silence lourde*) Je ne sais pas pourquoi je suis venu. Je n'avais pas sommeil, j'ai essayé de travailler... (*Haussant les épaules*) On ne peut pas travailler tout le temps.

JESSICA: Non.

HOEDERER: Cette affaire va finir...

HUGO *vivement*: Quelle affaire?

HOEDERER: L'affaire avec Karsky. Il se fait un peu tirer l'oreille mais ça ira plus vite que je ne pensais.

HUGO *violemment*: Vous...

HOEDERER: Cht. Demain! Demain! (*Un temps*) Nous avons vu la mort de près.

JESSICA: Oui.

HOEDERER *avec un petit rire*: De tout près. (*A Jessica*) Qu'est-ce qu'il y a? Tu avais l'air moins intimidée cet après-midi.

JESSICA: C'est à cause de l'air que vous avez.

HOEDERER: Quel air?

JESSICA: Je croyez que vous n'aviez besoin de personne.

HOEDERER: Je n'ai besoin de personne. (*Un temps*) Slick m'a dit que tu étais enceinte?

JESSICA *vivement*: Ce n'est pas vrai.

HUGO: Voyons, Jessica, si tu l'as dit à Slick, pourquoi le cacher à Hoederer?

JESSICA: Je me suis moquée de Slick.

HOEDERER *regardant Jessica longuement*: Bon. (*A Hugo*) Tu as l'air éreinté. Il paraît que tu t'es saoulé? Dors cette nuit. Tu n'as pas besoin de venir avant neuf heures.

Il se lève. Hugo fait un pas. Jessica se jette entre eux.

JESSICA: Hugo, c'est le moment.

HUGO: Quoi?

JESSICA: Tu m'as promis de le convaincre.

HOEDERER: De me convaincre?

HUGO: Tais-toi.

Il essaie de l'écarter. Elle se met devant lui.

JESSICA: Il n'est pas d'accord avec vous.

HOEDERER *amuse*: Je m'en suis aperçu.

JESSICA: Il voudrait vous expliquer.

HOEDERER: Demain! Demain!

JESSICA: Demain il sera trop tard.

HOEDERER: Pourquoi?

JESSICA *toujours devant Hugo*: Il... Il dit qu'il ne veut plus vous servir de secrétaire si vous ne l'écoutez pas.

HUGO: Laisse tomber, je te dis.

JESSICA: Hugo, tu m'as promis! (*A Hoederer*) Il dit que vous êtes un social-traître.

HOEDERER: Un social-traître! Rien que ça!

JESSICA: Objectivement. Il a dit: objectivement.

HOEDERER *changeant de ton et de visage*: Ça va. Eh bien, mon petit gars, dis-moi ce que tu as sur le cœur, pusiqu'on ne peut pas l'empêcher. Pourquoi suis-je un traître?

HUGO: Parce que vous n'avez pas le droit d'entraîner le Parti dans vos combines.

HOEDERER: Pourquoi pas?

HUGO: C'est une organisation révolutionnaire et vous allez en faire un parti de gouvernement.

HOEDERER: Les partis révolutionnaires sont fait pour prendre le pouvoir.

HUGO: Pour le prendre. Oui. Pour s'en emparer par les armes. Pas pour l'acheter par un maquignonnage. Il n'y a qu'un seul but: c'est de faire triompher nos idées, toutes nos idées et rien qu'elles.

HOEDERER: C'est vrai: tu as des idées, toi. Ça te passera.

HUGO: Vous croyez que je suis le seul à en avoir? Ça n'était pas pour des idées qu'ils sont morts, les copains qui se sont fait tuer par la police du Régent?

HOEDERER: Je me fous des morts. Ils sont morts pour le Parti et le Parti peut décider ce qu'il veut. Je fais une politique de vivant, pour les vivants.

HUGO: Et vous croyez que les vivants accepteront vos combines?

HOEDERER: On les leur fera avaler tout doucement.

HUGO: En leur mentant?

HOEDERER: Le mensonge, ce n'est pas moi qui l'ai inventé: il est né dans une société divisée en classes et chacun de nous l'a hérité en naissant. Ce n'est pas en refusant de mentir que nous aboliront le mensonge: c'est en usant de tous les moyens pour supprimer les classes.

HUGO: Tous les moyens ne sont pas bons.

HOEDERER: Tous les moyens sont bons s'ils sont efficaces.

HUGO: Et le meilleur moyen que vous ayez trouvé pour lutte contre les classes, c'est de leur offrir de partager le pouvoir avec vous?

HOEDERER: Parfaitement. Aujourd'hui, c'est le meilleur moyen. (*Un temps*) Comme tu tiens à ta pureté, mon petit gars! Comme tu as peur de te salir les mains. Eh bien, reste pur! A qui cela servira-t-il et pourquoi viens-tu parmi nous? La pureté, c'est une idée de fakir ou de moine. Vous autres, les intellectuels, les anarchistes bourgeois, vous en tirez prétexte pour ne rien faire. Ne rien faire, rester immobile, serrer les coudes contre le corps, porter des gants. Moi, j'ai les mains sales. Jusqu'aux coudes. Je les ai plongées dans la merde et dans le sang. Et puis après? Est-ce que tu t'imagines qu'on peut gouverner innocemment? Toi, tu en fait une affaire de principes.

HUGO: Qui a parlé de principes?

HOEDERER: Tu n'en fais pas une affaire de principes? Voici qui doit te convaincre: si nous rompons les pourparler avec le Régent, il sait qu'il est perdu et il se battra comme un chien enragé; des centaines de milliers d'hommes y laisseront leur peau. Qu'en dis-tu? (*Un silence*) Hein? Qu'en dis-tu? Peux-tu rayer cent mille hommes d'un trait de plume?

HUGO *péniblement*: On ne fait pas la Révolution avec des fleurs. S'ils doivent y rester...

HOEDERER: Eh bien?

HUGO: Eh bien, tant pis!

HOEDERER: Tu vois! Tu vois bien! Tu n'aimes pas les hommes, Hugo. Tu n'aimes que les principes.

HUGO: Les hommes? Pourquoi les aimerais-je? Est-ce qu'ils m'aiment?

HOEDERER: Alors pourquoi es-tu venu chez nous? Si on n'aime pas les hommes on ne peut pas lutter pour eux.

HUGO: Je suis entré au Parti parce que sa cause est juste et j'en sortirai quand elle cessera de l'être. Quant aux hommes, ce n'est pas ce qu'ils sont qui m'intéresse mais ce qu'ils pourront devenir.

HOEDERER: Et moi, je les aime pour ce qu'ils sont. Avec toutes leurs saloperies et tous leurs vices. Pour moi, ça compte un homme de plus ou de moins dans le monde. C'est précieux. Toi, je te connais bien, mon petit, tu es un destructeur. Tu ne veux pas changer le monde, tu veux le faire sauter.

HUGO *s'est levé*: Hoederer!

HOEDERER: Ce n'est pas ta faute: vous êtes tous pareils. Un intellectuel, ce n'est pas un vrai révolutionnaire; c'est tout juste bon pour faire un assassin.

HUGO: Un assassin. Oui!

JESSICA: Hugo!

Elle se met entre eux. Bruit de clef dans la serrure. La porte s'ouvre. Entrent Georges et Slick.

5e TABLEAU – QUATRIÈME SCÈNE

LES MÊMES, SLICK et GEORGES

GEORGES: Te voilà. On te cherchait partout.

HUGO: Qui vous a donné ma clef?

SLICK: On a les clefs de toutes les portes.

GEORGES à *Hoederer*: Tu nous as flanqué la frousse. Il y a Slick qui se reveille: plus d'Hoederer.

HOEDERER *riant*: En effet, qu'est-ce qui m'a pris? (*Un temps*) Je vais rentrer avec vous. A demain, petit. A neuf heures. On reparlera de tout ça. (*Hugo ne répond pas*). Au revoir, Jessica.

JESSICA: A demain, Hoederer.

Ils sortent.

5e TABLEAU – CINQUIÈME SCÈNE

JESSICA, HUGO

Un long silence.

JESSICA: Alors?

HUGO: Eh bien, tu étais là et tu as entendu.

JESSICA: Qu'est-ce que tu penses?

HUGO: Que veux-tu que je pense?

JESSICA: Hugo! Il avait raison.

HUGO: Ma pauvre Jessica! Qu'est-ce que tu peux en savoir?

JESSICA: Et toi, qu'en sais-tu? Tu n'en menais pas large devant lui.

HUGO: Parbleu! Avec moi, il avait beau jeu. J'aurais voulu qu'il ait affaire à Louis; il ne s'en serait tiré si facilement.

JESSICA: Peut-être qu'il l'aurait mis dans sa poche.

HUGO *riant*: Ha! Louis? Tu ne le connais pas: Louis ne peut pas se tromper.

JESSICA: Pourquoi?

HUGO: Parce que. Parce que c'est Louis.

JESSICA: Hugo! Tu parles contre ton cœur. Je t'ai regardé pendant que tu discutait avec Hoederer: il t'a convaincu.

HUGO: Il ne m'a pas convaincu. Personne ne peut me convaincre qu'on doit mentir aux camarades. Demain matin, je finirai le travail.

Rideau

[INTERVAL – 10-15 MINUTES]

6e TABLEAU – SCÈNE PREMIÈRE

Le bureau de Hoederer.

Les deux portants des fenêtres, arrachés, ont été rangés contre le mur, les éclats de verre ont été balayés, on a masqué la fenêtre par une couverture fixée avec des punaises, qui tombe jusqu'au sol.

HOEDERER, puis JESSICA

Au début de la scène, Hoederer, debout devant le réchaud, se fait du café. Slick passe la tête par l'entrebâillement de la porte.

SLICK: Il y a la petite qui veut vous voir.

HOEDERER: Non.

SLICK: Elle dit que c'est très important.

HOEDERER: Bon. Qu'elle entre. (*Jessica entre. Slick disparaît*). Eh bien? (*Elle se tait*)

Approche. (*Elle reste devant la porte avec tous ses cheveux dans sa figure. Il va vers elle*)

Je suppose que tu as quelque chose à me dire? (*Elle fait oui de la tête*) Eh bien, dis-le et puis va-t-en.

JESSICA: Vous êtes toujours si pressé...

HOEDERER: Je travaille.

JESSICA: Il faut me laisser un peu de temps. C'est si difficile de vous parler. Vous attendez Hugo et il n'a même pas commencé à se raser.

HOEDERER: Bon. Tu as cinq minutes pour te reprendre.

JESSICA: Hier soir...

HOEDERER: Eh bien?

JESSICA: J'ai trouvé que c'était vous qui aviez raison.

HOEDERER: Raison? Ah! (*Un temps*) Je te remercie, tu m'encourages.

JESSICA: Vous vous moquez de moi.

HOEDERER: Oui. (*Un temps*)

JESSICA: Hier soir quand vous êtes entré vous aviez l'air tellement seul.

HOEDERER: Si beau qu'on a tout de suite envie de lui tenir compagnie. Et du coup il cesse d'être seul.

JESSICA: Oh! avec moi, vous pourriez très bien rester seul.

HOEDERER: Est-ce que tu te fous de moi?

JESSICA *riant*: Oui.

HOEDERER: Les cinq minutes sont passées. Parle ou va-t-en.

JESSICA: Vous ne lui ferez pas de mal.

HOEDERER: A qui?

JESSICA: A Hugo! Vous avez de l'amitié pour lui, n'est-ce pas?

HOEDERER: Ah! pas de sentiment! Il veut me tuer, hein? C'est ça ton histoire?

JESSICA: Ne lui faites pas de mal.

HOEDERER: Mais non, je ne lui ferai pas de mal.

JESSICA: Vous... vous le saviez?

HOEDERER: Depuis hier. Avec quoi veut-il me tuer?

JESSICA: Revolver.

HOEDERER: J'aime mieux ça.

JESSICA: Quand il viendra ce matin, il aura son revolver sur lui.

HOEDERER: Bon. Bon, bon.

JESSICA: Qu'est-ce que vous allez faire?

HOEDERER: Je ne sais pas encore.

JESSICA: Faites-le désarmer tout doucement par Slick. Il n'a qu'un revolver. Si on le lui prend, c'est fini.

HOEDERER: Non. Ça l'humilierait. Il ne faut pas humilier les gens. Je lui parlerai.

JESSICA: Vous allez le laisser entrer avec son arme?

HOEDERER: Pourquoi pas? Je veux le convaincre. Il y a cinq minutes de risques, pas plus. S'il ne fait pas le coup ce matin, il ne le fera jamais.

JESSICA *brusquement*: Je ne veux pas qu'il vous tue.

HOEDERER: Ça t'embêterait si je me faisais descendre?

JESSICA: Moi? Ça m'enchanterait.

On frappe.

SLICK: C'est Hugo.

HOEDERER: Une seconde. (*Slick referme la porte*). File par la fenêtre.

JESSICA: Je ne veux pas vous laisser.

HOEDERER: Si tu restes, c'est sûr qu'il tire. Devant toi il ne se dégonflera pas. Allez, ouste! (*Elle sort par la fenêtre et la couverture retombe sur elle*). Faites-le entrer.

6e TABLEAU – DEUXIÈME SCÈNE

HUGO, HOEDERER

Hugo entre. Hoederer va jusqu'à la porte et accompagne Hugo ensuite jusqu'à sa table. Il restera tout près de lui, observant ses gestes en lui parlant et prêt à lui saisir le poignet si Hugo voulait prendre son revolver.

HOEDERER: Alors, tu as bien dormi?

HUGO: Comme ça.

HOEDERER: La gueule de bois?

HUGO: Salement.

HOEDERER: Tu es bien décidé?

HUGO *sursautant*: Décidé à quoi?

HOEDERER: Tu m'avais dit hier soir que tu me quitterais si tu ne pouvais pas me faire changer d'avis.

HUGO: Je suis toujours décidé.

HOEDERER: Bon. Eh bien, nous verrons ça tout à l'heure. En attendant, travaillons. Assied-toi. (*Hugo s'assied à sa table*). Dis donc: sais-tu que c'est une femme qui a lancé le pétard?

HUGO: Une femme?

HOEDERER: Slick a relevé des empreintes sur une plate-bande. Tu sais pourquoi elle nous a manqués? Je parie qu'elle a lancé son pétard en fermant les yeux?

HUGO *distraitement*: Pourquoi?

HOEDERER: A cause du bruit. Elles ferment les yeux pour ne pas entendre. Explique ça comme tu pourras. (*Un temps*) De toute façon, toi, tu ne pourrais pas faire un tueur. C'est une affaire de vocation.

HUGO: N'importe qui peut tuer si le Parti le commande.

HOEDERER: Si le Parti te commandait de danser sur une corde raide, tu crois que tu pourrais y arriver? On est tueur de naissance. Toi, tu réfléchis trop: tu ne pourrais pas.

HUGO: Je pourrais si je l'avais décidé.

HOEDERER: Tu pourrais me descendre froidement d'une balle entre les deux yeux parce que je ne suis pas de ton avis sur la politique.

HUGO: Oui, si je l'avais décidé ou si le Parti me l'avait commandé.

HOEDERER: Tu me regardes et au moment de tirer, voilà que tu penses: "Si c'était lui qui avait raison?" Tu te rends compte?

HUGO: Je n'y penserais pas. Je ne penserais à rien d'autre qu'à tuer.

HOEDERER: Tu y penserais: un intellectuel, il faut que ça pense.

HUGO: Je vous dis que je n'y penserais pas!

HOEDERER: Mais quelle rage avez-vous tous de jouer aux tueurs? Ce sont des types sans imagination: ça leur est égal de donner la mort parce qu'ils n'ont aucune idée de ce que c'est que la vie. Je préfère les gens qui ont peur de la mort des autres: c'est la preuve qu'ils savent vivre.

HUGO: Je ne suis pas fait pour vivre. Je suis de trop, je n'ai pas ma place et je gêne tout le monde; personne ne m'aime, personne ne me fait confiance.

HOEDERER: Moi, je te fais confiance.

HUGO: Vous?

HOEDERER: Bien sûr. Si j'échappe à leurs pétards et à leurs bombes, je te garderai près de moi et je t'aiderai.

HUGO: Pourquoi me le dire? Pourquoi me le dire aujourd'hui?

HOEDERER: Simplement pour te prouver qu'on ne peut pas buter un homme de sang-froid à moins d'être un spécialiste.

HUGO: Si je l'ai décidé, je dois pouvoir le faire. (*Comme à lui-même, avec une sorte de désespoir*). Je dois pouvoir le faire.

HOEDERER: Tu pourrais me tuer pendant que je te regarde! (*Ils se regardent. Un temps*) Veux-tu du café? (*Hugo ne répond pas*) Il est prêt: je vais t'en donner une tasse. (*Il tourne le dos à Hugo et verse du café dans une tasse. Hugo se lève et met sa main dans la poche qui contient le revolver. On voit qu'il lutte contre lui-même. Au bout d'un moment Hoederer se retourne et revient tranquillement vers Hugo en portant une tasse pleine. Il la lui tend*)

Prends. (*Hugo prend la tasse*) A présent, donne-moi ton revolver. Allons, donne-le: tu vois bien que je t'ai laissé ta chance et que tu n'en as pas profité. (*Il plonge la main dans la poche de Hugo et la ressort avec le revolver*) Mais c'est un joujou!

Il va à son bureau et jette le revolver dessus.

HUGO: Je vous hais.

HOEDERER: Mais non, tu ne me hais pas. Quelle raison aurais-tu de me haïr?

HUGO: Vous me prenez pour un lâche.

HOEDERER: Pourquoi? Tu ne sais pas tuer mais ça n'est pas une raison pour que tu ne saches pas mourir. Au contraire.

HUGO: J'avais le doigt sur la gâchette.

HOEDERER: Oui.

HUGO: Et je... (*Geste d'impuissance*)

HOEDERER: Oui. Je te l'ai dit: c'est plus dur qu'on ne pense.

HUGO: Je savais que vous me tourniez le dos exprès. C'est pour ça que...

HOEDERER: Oh! De toute façon...

HUGO: Je ne suis pas un traître!

HOEDERER: Qui te parle de ça? La trahison aussi, c'est une affaire de vocation.

HUGO: Eux, ils penseront que je suis un traître parce que je n'ai pas fait ce qu'ils m'avaient chargé de faire.

HOEDERER: Qui, eux? C'est Louis qui t'a envoyé? (*Silence*) Tu ne veux rien dire: c'est régulier.

HUGO: Vous savez bien que je suis foutu.

HOEDERER: Que d'histoires! Tu as voulu te prouver que tu étais capable d'agir et tu as choisi les chemins difficiles. Tu n'as pas réussi: bon, et après? Il n'y a rien à prouver, tu sais, la Révolution n'est pas une question de mérite, mais d'efficacité. Il y a du travail à faire, c'est tout. Et il faut faire celui pour lequel on est doué.

HUGO: Je ne suis doué pour rien.

HOEDERER: Tu es doué pour écrire.

HUGO: Pour écrire! Des mots! Toujours des mots!

HOEDERER: Eh bien quoi? Il faut gagner. Mieux vaut un bon journaliste qu'un mauvais assassin. (*Un temps*)

HUGO: Hoederer, j'ai manqué mon coup et je sais à présent que je ne pourrai jamais tirer sur vous parce que... parce que je tiens à vous. Mais il ne faut pas vous y tromper: sur ce que nous avons discuté hier soir je ne serai jamais d'accord avec vous. Ni demain ni une autre jour.

HOEDERER: Comme tu voudras.

HUGO: A présent, je vous demande la permission de vous quitter. Je veux réfléchir à toute cette histoire.

HOEDERER: Tu me jures que tu ne feras pas de bêtises avant de m'avoir revu?

HUGO: Si vous voulez.

HOEDERER: Alors va. Va prendre de l'air et reviens dès que tu pourras. Et n'oublie pas que tu es mon secrétaire.

Hugo sort.

HOEDERER *va à la porte*: Slick!

SLICK: Eh?

HOEDERER: Le petit a des ennuis. Surveillez-le de loin et s'il veut revenir ici, tout à l'heure, ne l'arrêtez pas au passage sous prétexte de l'annoncer. Qu'il aille et vienne comme ça lui chante: il ne faut surtout pas l'énerver.

Il referme la porte, retourne à la table qui supporte le réchaud et se verse une tasse de café. Jessica écarte la couverture qui dissimule la fenêtre et paraît.

6e TABLEAU – TROISIÈME SCÈNE

JESSICA, HOEDERER

HOEDERER: C'est encore toi, poison? Qu'est-ce que tu veux?

JESSICA: J'étais assise sur le rebord de la fenêtre et j'ai tout entendu.

HOEDERER: Tu n'avais qu'à t'en aller.

JESSICA: Je ne pouvais pas vous laisser.

HOEDERER: Tu n'aurais pas été d'un grand secours.

JESSICA: Je sais. (*Un temps*) J'aurais peut-être pu me jeter devant vous et recevoir les balles à votre place.

HOEDERER: Que tu es Romanesque!

JESSICA: Vous aussi.

HOEDERER: Quoi?

JESSICA: Vous, aussi, vous êtes Romanesque: pour ne pas l'humilier, vous avez risqué votre peau.

HOEDERER: Si on veut en connaître le prix, il faut la risquer de temps en temps. Alors, va-t-en! (*Elle ne bouge pas*) Jessica, je n'ai pas l'habitude de refuser ce qu'on m'offre et voilà six mois que je n'ai pas touché à une femme. Tu m'entends? (*Elle ne bouge pas*) Ce petit n'a que toi au monde et il a besoin de quelqu'un qui lui rende courage.

JESSICA: Vous, vous pouvez lui rendre courage. Pas moi. Nous ne nous faisons que du mal.

HOEDERER: Vous vous aimez.

JESSICA: Même pas. On se ressemble trop. (*Un temps*)

HOEDERER: Quand est-ce arrivé?

JESSICA: Je ne sais pas. Hier, je pense, que vous m'avez regardée et que vous aviez l'air si seul.

HOEDERER: Mais qu'attends-tu? Je n'ai pas le temps de m'occuper de toi; tu ne veux pourtant pas que je te renverse sur ce divan et que je t'abandonne ensuite.

JESSICA: Décidez.

HOEDERER: Tu devrais pourtant savoir...

JESSICA: Je ne sais rien, je ne suis ni femme ni fille, j'ai vécu dans un songe et quand on m'embrassait ça me donnait envie de rire. Vous êtes vrai. Un vrai homme de chair et d'os, j'ai vraiment peur de vous et je crois que je vous aime pour de vrai.

HOEDERER: Ça te donne envie de rire quand on t'embrasse? (*Jessica baisse la tête*) Hein? Voyons. (*Il l'embrasse*) Eh bien?

JESSICA: Ça ne m'a pas donné envie de rire.

La porte s'ouvre, Hugo entre.

6e TABLEAU – QUATRIÈME SCÈNE

HOEDERER, HUGO, JESSICA

HUGO: C'était donc ça?

HOEDERER: Hugo...

HUGO: Ça va. (*Un temps*) Voilà pourquoi vous m'avez épargné. Je me demandais: pourquoi ne m'a-t-il fait abattre ou chasser par ses hommes. Mais tout s'explique: c'était à cause de ma femme. J'aime mieux ça.

JESSICA: Écoute...

HUGO: Laisse donc, Jessica, laisse tomber. Je ne t'en veux pas et je ne suis pas jaloux; nous ne nous aimions pas. Mais lui, il a bien failli me prendre à son piège. "Je t'aiderai, je te ferai passer à l'âge d'homme." Que j'étais bête. Il se foutait de moi.

HOEDERER: Hugo, veux-tu que je te donne ma parole...

HUGO: Mais ne vous excusez pas. Je vous remercie au contraire. (*Il bondit jusqu'au bureau, prend le revolver et le braque sur Hoederer*).

JESSICA *criant*: Hugo!

HUGO: Vous voyez, Hoederer, je vous regarde dans les yeux et je vise et ma main ne tremble pas et je me fous de ce que vous avez dans la tête.

HOEDERER: Attends, petit! Ne fais pas de bêtises. Pas pour une femme!

Hugo tire trois coups. Jessica se met à hurler. Slick et Georges entrent dans la pièce.

HOEDERER: Imbécile. Tu as tout gâché.

SLICK: Salaud! (*Il v avers Hugo*)

HOEDERER: Ne lui faites pas de mal. (*Il tombe dans un fauteuil*) Il a tiré par jalousie.

SLICK: Qu'est-ce que ça veut dire?

HOEDERER: Je couchais avec la petite. (*Un temps*) Ah! c'est trop con!

Il meurt.

Rideau.

7e TABLEAU – SCÈNE UNIQUE

OLGA, HUGO

Septième tableau, scène unique

On entend d'abord leurs voix dans la nuit et puis la lumière se fait peu à peu.

OLGA : Est-ce que c'était vrai ? Est-ce que tu l'as vraiment tué à cause de Jessica ?

HUGO : Je... je l'ai tué parce que j'avais ouvert la porte. C'est tout ce que je sais. Si je n'avais pas ouvert cette porte... Il était là, il tenait Jessica dans ses bras, il avait du rouge à lèvres sur le menton.

OLGA : Est-ce que tu n'étais pas jaloux ?

HUGO : Jaloux ? Peut-être. Mais pas de Jessica.

OLGA : Regarde-moi et réponds-moi sincèrement, car ce que je vais te demander a beaucoup d'importance. As-tu l'orgueil de ton acte ? Est-ce que tu le revendiques ? Le referais-tu, s'il était à refaire ?

HUGO : Est-ce que je l'ai seulement fait ? Ce n'est pas moi qui ai tué, c'est le hasard. Si j'avais ouvert la porte deux minutes plus tôt ou deux minutes plus tard, je ne les aurais pas surpris dans les bras l'un de l'autre, je n'aurais pas tiré. (*Un temps.*) Je venais pour lui dire que j'acceptais son aide.

OLGA : Oui.

HUGO : Le hasard a tiré trois coups de feu, comme dans les mauvais romans policiers. C'est un assassinat sans assassin. (*Un temps.*) Je... Je n'arrivais pas à séparer le meurtre de ses motifs.

OLGA : J'aime mieux ça.

HUGO : Comment, tu aimes mieux ça ? C'est toi qui parles, Olga ? Toi qui m'as toujours dit...

OLGA : Je t'expliquerai. Quelle heure est-il ?

HUGO, *regardant son bracelet-montre* : Minuit moins vingt.

OLGA : Bien. Nous avons le temps. Qu'est-ce que tu me disais ? Que tu ne comprenais pas ton acte. Tu crois, Hugo, tu crois vraiment que tu as tiré pour de bons motifs ?

HUGO : Olga, je crois tout. J'en suis à me demander si je l'ai tué pour de vrai .

OLGA : Pour de vrai ?

HUGO : Si tout était une comédie ? J'ai vraiment remué le doigt. Les acteurs aussi remuent les doigts, sur les planches. Tiens, regarde ; Je remue l'index, je te vise (*Il la vise de la main droite, l'index replié.*) C'est le même geste. Peut-être que ce n'est pas moi qui étais vrai.

Peut-être c'était seulement la balle. Pourquoi souris-tu ?

OLGA : Parce que tu me facilites beaucoup les choses.

HUGO : J'ai tiré pourtant. La porte s'est ouverte... J'aimais Hoederer, Olga. Je l'aimais plus que je n'ai aimé personne au monde, et quand j'étais avec lui, tous mes orages s'apaisaient. Ce n'est pas mon crime qui me tue, c'est sa mort. (*Un temps.*) Enfin voilà. Rien n'est arrivé. Rien. J'ai passé dix jours à la campagne et deux ans en prison ; je n'ai pas changé ; je suis toujours aussi bavard. (*Un temps.*) Bon. Alors ? Conclusion ?

OLGA : Tu vas rentrer au Parti .

HUGO : Bon.

OLGA : À minuit. Louis et Charles doivent revenir pour t'abattre. Je ne leur ouvrirai pas. Je leur dirai que tu es récupérable.

HUGO, *il rit* : Récupérable ! Quel drôle de mot. Ça se dit des ordures, n'est-ce pas ?

OLGA : Tu es d'accord ?

HUGO : Pourquoi pas ?

OLGA : Demain tu recevras de nouvelles consignes.

HUGO : Bien.

OLGA : Ouf !

Elle se laisse tomber sur une chaise.

HUGO ; Qu'est-ce que tu as ?

OLGA : Je suis contente. (*Un temps.*) Tu as parlé trois heures et j'ai eu peur tout le temps.

HUGO : Peur de quoi ?

OLGA : De ce que je serais obligée de leur dire. Mais tout va bien. Tu reviendras parmi nous et tu vas faire du travail d'homme.

HUGO : Tu m'aideras comme autrefois ?

OLGA : Oui, Hugo. Je t'aiderai.

HUGO : Je t'aime bien, Olga. Tu es restée la même. Si pure, si nette. C'est toi qui m'a appris la pureté.

OLGA : J'ai vieilli ?

HUGO : Non.

Il lui prend la main.

OLGA : Tu ne me quitteras plus. Et s'il y a des coups durs, nous les supporterons ensemble.
(*Un temps, puis soudain lasse*) : Quelle heure est-il ?

HUGO : Moins cinq.

OLGA : Écoute, Hugo. Et ne m'interromps pas. J'ai encore quelque chose à te dire. Presque rien. Il ne faut pas y attacher d'importance. Tu... tu seras étonné d'abord mais tu comprendras peu à peu.

HUGO : Oui ?

OLGA : Je... Je suis heureuse de ce que tu m'as dit, à propos de ton... de ton acte. Si tu en avais été fier ou simplement satisfait, ça t'aurait été plus difficile.

HUGO : Difficile ? Difficile de quoi faire ?

OLGA : De l'oublier.

HUGO : De l'oublier ? Mais, Olga...

OLGA : Hugo, il faut que tu l'oublies. Je ne te demande pas grand-chose ; tu l'as dit toi-même : tu ne sais ni ce que tu as fait ni pourquoi tu l'as fait. Oublie-le ; c'était un cauchemar. N'en parle plus jamais ; même à moi. Ce type qui a tué Hoederer est mort.

HUGO : Qu'est-ce qui est arrivé, Olga ? Qu'est-ce que vous avez fait ?

OLGA : Le parti a changé sa politique. (*Hugo la regarde fixement.*) Ne me regarde pas comme ça. Essaie de comprendre. L'hiver dernier l'U. R. S. S. nous a fait savoir qu'elle souhaitait, pour des raisons purement militaires, que nous nous rapprochions du Régent.

HUGO : Et vous... vous avez obéi ?

OLGA : Oui. Nous avons constitué un comité clandestin de six membres avec les gens du gouvernement et ceux du Pentagone.

HUGO (*sourit amèrement*) : Il me semble que j'ai déjà entendu tout cela. Alors, Hoederer ?

OLGA : Sa tentative était prématurée et il n'était pas l'homme qui convenait pour mener cette politique.

HUGO : Il fallait donc le tuer : c'est lumineux. Mais je suppose que vous avez réhabilité sa mémoire ?

OLGA : Il fallait bien.

HUGO : Il aura sa statue à la fin de la guerre, il aura des rues dans toutes nos villes et son nom dans les livres d'histoire. Ça me fait plaisir pour lui. Son assassin, qui est-ce que c'était ? Un type aux gages de l'Allemagne ?

OLGA : Hugo...

HUGO : Réponds..

OLGA : Les camarades savaient que tu étais do chez nous, Ils n'ont jamais cru au crime passionnel. Alors ou leur a expliqué... ce qu'on a pu.

HUGO : Vous avez menti aux camarades.

OLGA : Menti, non. Mais nous... nous sommes en guerre, Hugo. On ne peut pas dire toute la vérité aux troupes.

HUGO éclate de rire.

OLGA : Qu'est-ce que tu as ? Hugo ! Hugo !

HUGO se laisse tomber dans un fauteuil en riant aux larmes.

HUGO : Tout ce qu'il disait ! Tout ce qu'il disait ! C'est une farce.

OLGA : Hugo !

HUGO : Attends, Olga, laisse-moi rire. Voilà un crime embarrassant. Je ne sais pas pourquoi je l'ai fait et vous ne savez qu'en faire. (Il la regarde.) Vous êtes pareils.

OLGA : Hugo, je t'en prie...

HUGO : Pareils. Hoederer, Louis, toi, vous êtes de la même espèce. De la bonne espèce. Celle des durs, des conquérants, des chefs. Il n'y a que moi qui me suis trompé de porte.

OLGA : Hugo, tu aimais Hoederer.

HUGO : Je crois que je ne l'ai jamais tant aimé qu'à cette minute.

OLGA : Alors il faut nous aider à poursuivre son œuvre. (*Il la regarde. Elle recule.*) Hugo !

HUGO, *doucement* : N'aie pas peur, Olga. Je ne te ferai pas de mal. Seulement il faut te taire. Une minute, juste une minute pour que je mette mes idées en ordre. Bon. Alors, moi, je suis récupérable. Parfait. À la condition de changer de peau — et si je pouvais devenir amnésique, ça serait encore mieux.

OLGA : Je vais...

HUGO : Tais-toi, Olga. Je t'en supplie, ne dis pas un mot. (*Il réfléchit un moment.*) C'est non.

OLGA. : Quoi ?

HUGO : C'est non. Je ne travaillerai pas avec vous.

OLGA : Hugo, tu n'as donc pas compris ? Ils vont venir avec leurs revolvers...

HUGO : Je sais. Ils sont même en retard.

OLGA : Tu ne vas pas te laisser tuer comme un chien. Tu ne vas pas accepter de mourir pour rien. Nous te ferons confiance, Hugo.

Une auto. Bruit de moteur.

HUGO : Les voilà.

OLGA : Hugo, ce serait criminel ! Le Parti...

HUGO : Pas de grands mots, Olga ! Il y a eu trop de grands mots dans cette histoire et ils ont fait beaucoup de mal. (*L'auto passe.*) Ce n'est pas leur voiture. Écoute : je ne sais pas pourquoi j'ai tué Hoederer mais je sais pourquoi j'aurais dû le tuer : parce qu'il faisait de mauvaise politique, parce qu'il mentait à ses camarades et parce qu'il risquait de pourrir le parti, parce qu'il mentait à ses camarades. Si j'avais eu le courage de tirer quand j'étais seul avec lui dans le bureau, il serait mort à cause de cela et je pourrais penser à moi sans honte. J'ai honte de moi parce que je l'ai tué... après. Et vous, vous me demandez d'avoir encore plus honte et de décider que je l'ai tué pour rien. Olga, ce que je pensais sur la politique d'Hoederer je continue à le penser. Quand j'étais en prison, je croyais que vous étiez d'accord avec moi et ça me soutenait ; je sais à présent que je suis seul de mon opinion mais je ne changerai pas d'avis.

Bruit de moteur.

OLGA : Cette fois les voilà. Écoute, je ne peux pas... prends ce revolver, sors par la porte de ma chambre et tente ta chance.

HUGO, *sans prendre le revolver* : Un type comme Hoederer ne meurt pas par hasard. Il meurt pour ses idées, pour sa politique ; il est responsable de sa mort. Si je revendique mon crime devant tous et si j'accepte de payer le prix qu'il faut, alors il aura eu la mort qui lui convient.

On frappe à la porte.

OLGA : Hugo, je...

HUGO, *marchant vers la porte* : Je n'ai pas encore tué Hoederer, Olga. Pas encore. C'est à présent que je vais le tuer et moi avec.

On frappe de nouveau.

OLGA, *criant*. Allez-vous-en ! Allez-vous-en !

Hugo ouvre la porte d'un coup de pied.

HUGO, *il crie* : Non récupérable.

Rideau.